

**Michel Pinault**



**GUMS**  
1948-1955

**UNE ASSOCIATION  
DANS L'AIR DU TEMPS**

*Groupe Universitaire de Montagne et de Ski,*

*53, rue du Moulin-Vert, 75014, Paris*

Je dédie ces pages à Sylvie Descomps (†)  
et Bernard Lesigne, mes parrains au GUMS.

Le GUMS n'a pas d'archives.  
Ce travail est essentiellement appuyé  
sur la lecture du *Crampon*,  
sur les papiers conservés par Hubert Bourduche  
et Claude Orlianges et sur des entretiens  
avec de nombreux « anciens » du GUMS.

Qu'ils soient tous ici remerciés, en particulier  
Jeanine Bourduche (Calame),  
Paul Braffort, Josette et Bernard Canceill,  
Bernard Jancovici, Noémie  
et Yves Koechlin, Jacques Labeyrie,  
Bernard Langevin (Tiapa),  
Claude Orlianges, Georges Polian,  
Monique Selle, Max Tenenbaum,  
Hélène Védrine, Yves Wesoluch  
et d'autres qui m'excuseront de ne pas les citer.

Je remercie aussi les « enfants »  
qui ont contribué à cette enquête,  
comme Natacha Salomon,  
Dominique et Alain Picard.

Je remercie aussi ceux qui ont bien voulu  
relire ce texte et m'apporter leurs remarques.  
Toute erreur ou développement discutable  
restent de ma seule responsabilité.

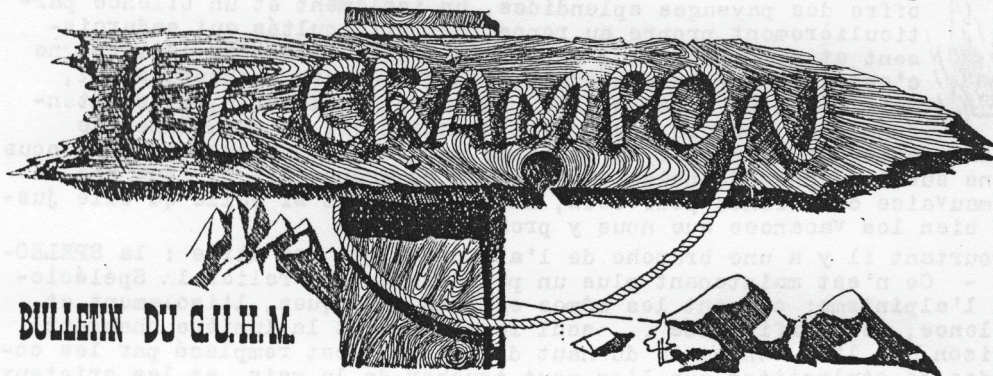
C'est Fanny Hurtrel qui s'est chargée de la mise  
en forme, de la gestion iconographique et du  
maquettage de ce texte. Je la remercie de l'avoir  
ainsi mis en valeur et rendu plus attrayant, plus  
lisible disons-le, pour les Gumistes  
d'aujourd'hui.

Merci enfin à la documentaliste du CAF,  
Alina Sepulveda.

Michel Pinault

*Couverture : Escalade à Frejyr. Photo Simon Giudicelli.*





BULLETIN DU G.U.H.M.

MENSUEL

Mars 1949

Bulletin N° : 22

Rédaction &amp; Administration ; 193 Rue du Fb. Poissonnière - PARIS -

## NOTRE ASSEMBLEE GENERALE

Le 22 Février a eu lieu notre première ASSEMBLEE GENERALE. La salle des Prisonniers est vraiment charmante, assez petite, avec un plafond à charpentes visibles au plus rustique effet, et des murs blanchis où les grosses poutres se voient aussi. Un petit club jacobin de section muni de l'éclairage électrique. Et tous ceux qui se trouvaient là étaient bien sympathiques; c'était une assemblée bien réussie, mais elle n'était pas générale !

Car le "CRAMPON", le dévoué serviteur et l'éternel responsable des erreurs du bureau est arrivé la veille ou le jour même chez les membres et amis du G.U.H.M. qui n'eurent pas le temps de disposer de leur soirée. Il y avait dans la salle, une cinquantaine de personnes en comptant large, sans oublier le projectionniste, son aide, le concierge de la salle, etc... On notait dans l'assistance la présence de Madame Paul LANGEVIN qui témoignait ainsi de l'intérêt qu'elle portait avec son mari, qui fréquenta aussi beaucoup la montagne, pour la jeunesse et ses problèmes.

Les responsables présents remirent donc en poche leurs rapports d'activités et les projets de plans de travail pour l'année à venir. Comme on ne s'était pas réuni en vain, la discussion commença. Les présents donnèrent leurs avis sur l'organisation du G.U.H.M., ce qu'on devait y faire, ce qui n'allait pas. Le "Crampon" en prit pour son grade ! Les responsables prenaient note et ce travail complètera les rapports qui seront faits à l'ASSEMBLEE GENERALE, car elle est statutairement reportée à un mois après l'assemblée n'ayant pas obtenu le quorum. Après quoi sur une nappe apportée par l'éternel Tiapa, furent projetés des films très Haute-montagne, tel que : La croisière sauvage (descente du Verdon en kayak) - par 18 mètres de fond (pêche sous-marine) - et... ah mais celui-là je ne vous le dis pas, nous allons tacher de le repasser à la prochaine Assemblée générale, et ce sera une surprise pour ceux qui ne l'ont pas vu.

CETTE 2<sup>ème</sup> ASSEMBLEE GENERALE AURA LIEU

LE JEUDI 31 MARS

à : 20 h. 45

à la "MAISON des PRISONNIERS" 39 Rue Lhomond - Paris 5ème -

ORDRE du JOUR : Rapports, Elections ; Partie récréative: films, etc..

Nous comptons évidemment sur la présence de tous les adhérents, mais aussi sur celle de tous ceux que le G.U.H.M. intéresse.

DAUVILLIER



Le GUMS, le Groupe universitaire de montagne et de ski, est né en juin 1948. Les vieilles circulaires, d'abord reproduites sur papier pelure puis imprimées recto-verso à la ronéo sur un papier aujourd'hui brûlé et cassant, et devenant *Le Crampon* dès la circulaire numéro 14, racontent avec une intense précision, soixante ans après, les circonstances et les modalités de cette naissance<sup>1</sup>.

À ces feuilles jaunies s'ajoutent les souvenirs bien verts des « fondateurs » qui témoignent encore aujourd'hui avec plaisir des raisons qui les ont menés à créer cette association et de la manière dont elles et ils ont, à travers l'activité de ce GUMS, découvert, souvent pour de premières vacances, la varappe, l'escalade, la montagne, l'alpinisme et le ski. L'ensemble respire un air du temps, celui des premières années de l'après-guerre, années de la Libération, années de la liberté retrouvée pour une jeune génération qui croyait fermement que l'avenir, le leur, serait « différent ».

Cette génération, celle de jeunes gens nés dans le premier après-guerre, celui qui suit 1914-1918, et devenant de jeunes adultes avant 1950 livre ainsi son portrait. Des façons d'agir, de penser, de vivre ensemble et d'envisager l'avenir s'y expriment. Qu'est-ce qui perdure, qu'est-ce qui a changé, qu'y a-t-il eu de fondateur, qu'est-ce qui nous relie, Gumistes de 2008, à l'heure du soixantième anniversaire de notre association, à cette histoire ? Les pages qui suivent vont essayer d'apporter quelques éclairages.

## Le contexte de la création du GUHM/GUMS

C'est au sein d'un groupe d'une vingtaine d'étudiants, partis des facultés et des lycées parisiens faire un stage de ski à Pâques 1948, dans un chalet du Lauzet, un hameau situé au pied du col du Lautaret, dans la vallée de la Haute-Guisane, que s'est forgée l'intention de créer un structure permanente, bref une association, dédiée à l'escalade, au ski, aux pratiques alpines<sup>2</sup>. La plupart des participants étaient membres de cercles de l'UJRF (Union de la jeunesse républicaine de France), une organisation de masse issue de la Résistance, proche du parti communiste, qui deviendra la Jeunesse communiste en 1957<sup>3</sup>.

Comme s'en souviennent plusieurs fondateurs du GUMS, des groupes d'étudiants, de jeunes plus généralement, fréquentaient depuis la fin de la guerre, pendant les week end, les sites d'escalade du massif de Fontainebleau et s'intéressaient aux sports de montagne, depuis la randonnée associée au camping jusqu'à l'alpinisme, en passant par les sports d'eaux vives (canoë) et, évidemment, bien qu'il n'y eût alors presque pas de remontées mécaniques, le ski en hiver<sup>4</sup>. La pratique de l'escalade de blocs à Fontainebleau était peu connue, même des campeurs-

---

<sup>1</sup> En fait, le GUMS s'appela d'abord, jusqu'en novembre 1949, le GUHM, Groupe universitaire de haute montagne. Le Crampon reste évasif sur le changement de nom du GUHM, devenant le GUMS à l'assemblée générale du 23 novembre 1949. Les témoignages les plus courants évoquent l'existence d'une autre association de même nom, bordelaise, constituant en fait la commission universitaire de la section sud-ouest du CAF, qui avait déposé ses statuts la première, et l'obligation faite au GUHM parisien par la Préfecture de Paris de renoncer à son premier nom. Guy Fournié, ancien membre du GUHM de Bordeaux, confirme ces éléments (entretien téléphonique, 27 août 2008). L'existence du GUHM bordelais est évoquée dans une note parue dans *La Montagne et Alpinisme*, en avril 1997 : François Paucis, « Sur les traces du Groupe universitaire de haute montagne », *La Montagne et Alpinisme*, 4/1997, n° 190, p. 64. Voir aussi, Guy Fournié, « L'aventure du GUHM », DVD, Pau, éd. Cairn.

<sup>2</sup> Parmi ceux qui étaient au Lauzet, on comptait (sous réserves) : Annie Danon, Marie-Claire Zuckerman et Simone Lévy, Noëlle Saulnier, Colette Meyer et, peut-être, Simone Segal, ainsi que Jacques Labeyrie, Claude Orlianges, Robert Pohu et Roger Dauvilliers.

<sup>3</sup> L'UJRF est née le 2 avril 1945 à l'initiative du congrès de la fédération des Jeunesses communistes. Elle était composée de l'Union des jeunes filles patriotes, des Jeunes du Front national de lutte pour l'indépendance de la France (Front patriotique de la jeunesse), des Jeunes paysans patriotes, de l'Union des jeunes juifs, de la plupart des jeunes de l'OCM (Organisation civile et militaire), d'une bonne partie des Jeunesses laïques et républicaines, des Jeunes de la Libération nationale issus de la fusion des jeunes du MLN (Mouvement de libération nationale), des Jeunes laïcs combattants et de la Fédération des Jeunesses communistes de France (y compris l'Union des étudiants communistes). (Intervention de Léo Figuières au congrès de Lyon de l'UJRF, mai 1948, in *Le Serment de la jeunesse*, BNF, 16-R-2603)

<sup>4</sup> « La genèse du GUMS », entretien de Patricia Rogers avec Claude Orlianges, Marie-Claire Zuckermann, Sylvie Descomps, Jacques Labeyrie, *Crampon* n° 292, spécial cinquantenaire, avril 1998.



randonneurs habitués de la forêt. Ainsi Roger Paragot qui devint un des meilleurs grimpeurs français et ouvrit, en 1953, la face sud de l'Aconcagua, point culminant des Andes, à 6962 m, racontait-il sa découverte de ce nouveau sport en ces termes :

« Comment je suis venu à l'alpinisme ? C'est simple. À la Libération, j'ai commencé à faire du camping aux AN-FSGT. J'étais à la section de Clamart et très souvent nous allions à Bleau où nous bivouaquions sous les rochers. Un matin, alors que nous venions de nous lever, nous avons eu la surprise de voir arriver un homme assez âgé... environ 50 ans, avec un tapis... Nous fûmes surpris de la voir froter ses espadrilles sur le tapis puis... escalader un rocher. De là provient, je pense, ma première attirance pour l'escalade.<sup>5</sup> »

Ces adeptes du « Plein air » reprenaient ainsi et développaient des pratiques sportives, corporelles, hygiénistes même, couplées à des démarches pédagogiques « modernes », en progression depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle et auxquelles le Front populaire avait donné, en France, sous le nom de « sport populaire » et sous l'autorité du ministre Léo Lagrange, une impulsion essentielle<sup>6</sup>. Le régime de Vichy, avec ses Chantiers de jeunesse, avait repris et réorienté ces tendances, sous prétexte de retour aux valeurs de service, de discipline, et dans un but d'embrigadement et de militarisation de la jeunesse. La Libération, dans ce domaine, consistait en un rejet de l'héritage pétainiste et un retour aux pratiques innovantes de l'entre-deux-guerres.

En témoigne une éphémère publication imprimée, datant de décembre 1945, titrée *Quartier latin* et éditée par les cercles lycéens de l'UJRF<sup>7</sup>. Sous une photographie d'un groupe de campeurs-randonneurs, lisant la carte, portant des sacs lourds, buvant à la gourde, un article intitulé « Vaincre et vivre », exposait ce programme :

« Nous campeurs qui aimons la nature, nous ne voyons en elle qu'un moyen de régénérer la ville et non pas une évasion possible. Un moyen de fortifier son corps, d'acquérir des idées neuves et claires, une conception artistique de la vie et aussi une école de luttés contre les difficultés matérielles. »

Un encart, en bas de la page, sorte de prémonition de la création du GUMS deux ans plus tard, annonçait :

« Il faut former un groupe de campeurs étudiants, a déclaré Reigner, et dès maintenant ! Il y a parmi nous suffisamment de « durs » qui campent l'hiver pour constituer un groupe d'élite qui ouvrira la voie aux campeurs de cet été. Reigner a été promu responsable de l'organisation du groupe et, depuis ce temps, il prépare des itinéraires. Vite ! Inscrivez-vous au groupe de camping de l'Union ! »

En témoignent aussi les pages de l'hebdomadaire de l'UJRF, *Avant-Garde*, un journal composé comme tous ceux d'alors dans ce grand format disparu, proche de celui du *Figaro* actuel, sur 4, 6 et bientôt 8 pages. Chaque semaine, l'*Avant-Garde* consacrait sa dernière page, sous le titre « Sports et Plein air », à l'actualité sportive et aux activités que l'UJRF et ses cercles proposaient, en particulier pendant l'été, à leurs adhérents. L'*Avant-Garde* menait une campagne permanente en faveur des loisirs et de vacances de plein air pour les jeunes. Ainsi, le 23 avril 1947, elle titrait en page une :

« Nous voulons partir en vacances ! Un billet pour Bleau, SVP !

« "Bleau", tout campeur vous dira ça, c'est Fontainebleau et sa forêt, le rendez-vous traditionnel du week-end. »

---

<sup>5</sup> Interview de R. Paragot, « Aux Amis de la Nature mes anciens camarades et aux souvenirs de mes premières armes d'alpiniste. », *Sport et Plein air, revue de la FSGT*, n° 33, 1<sup>er</sup> mai 1955.

<sup>6</sup> Voir Pascal Ory, *La Belle illusion, Culture et politique sous le signe du Front populaire (1935-1938)*, Paris, Plon, 1994, et Georges Vigarello, *Le Corps redressé : histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Delarge, 1978.

<sup>7</sup> *Quartier latin, édité par les cercles lycéens de l'UJRF*, 10 décembre 1945, n° unique à la BNF, 4 pages imprimées

Pendant les années 1946-48, des centaines de lieux de rassemblement estivaux étaient répertoriés dans *Avant-Garde*, organisés en camping et proposant des activités collectives variées<sup>8</sup>. Et c'est dans ce cadre que, dès le 26 mai 1947, apparaissait cette annonce :

« Camps de montagne 1947 : Hâtez-vous de vous inscrire au siège de l'UJRF : Gavarnie du 25 juin au 7 juillet ; au Lauzet, de 7 au 19 juillet, à Essetlons (Savoie) du 25 août au 5 septembre<sup>9</sup>. »

L'annonce était relancée en juillet :

« La montagne vous attend : Passer vos vacances dans les Alpes, faire de la varappe, du rocher, et vous initier à tous les sports alpins sous la conduite de moniteurs qualifiés. Vous le pouvez pour 175 F par jour en vous faisant inscrire de toute urgence pour le séjour que l'UJRF organise du 7 au 19 juillet au chalet du Lauzet, près de Briançon. »

Ces stages, comme celui du Lauzet à l'été 1947, renouvelé à Pâques et à l'été 1948, se tenaient en fait dans des centres de l'Union nationale des centres de montagne (UNCM), laquelle assurait l'encadrement, et dans lesquels l'UJRF réservait des places. C'est ainsi que se nouèrent des liens étroits entre les cadres techniques de l'UNCM, en particulier Raymond Leininger, Georges Lambert, Pierre Faure, le futur maire de Saint-Christophe-en-Oisans, Joubert, Martin, et le jeune GUMS<sup>10</sup>. L'UNCM était née de la Résistance, ses dirigeants, pour la plupart venus de la branche Jeunesse et Montagne des Chantiers de jeunesse de Vichy, étant passés collectivement au maquis. Le 29 février 1944, ils avaient créé l'Association nationale des camps de montagne (ANCM) devenue l'UNCM à la fin de l'année, après entente avec les organisations de jeunesse de la Résistance. Son premier président, René Tulpin, venu des Éclaireurs de France, présida l'UNCM pendant les 20 ans de son existence et son vice-président était René Chalon, venu du mouvement des Auberges de Jeunesse<sup>11</sup>. Ses statuts la vouaient au « développement physique et moral de la jeunesse française, sans distinction d'origine confessionnelle et politique, en facilitant la fréquentation de la montagne en été et en hiver. » Elle servit d'abord à la formation militaire pour les combats de la libération des Alpes où les Allemands résistaient toujours et assura le secours en montagne. Puis son comité directeur, composé de représentants des associations de jeunesse et de plein air comme la FSGT, les Auberges de Jeunesse, les Éclaireurs de France, la JOC, les scouts, développa son action vers la création de centres permanents voués à l'accueil de stages, à la formation de cadres alpins et à l'attribution de diplômes. En 1948, l'UNCM disposait de 5 centres et de 80 moniteurs et elle assura, cette année-là, plus de 100 000 journées de stages<sup>12</sup>.

---

<sup>8</sup> *Avant-Garde*, 21 avril 1948 : « La campagne d'été de l'Union de la Jeunesse républicaine de France : En avant pour les 500 camps et relais. » Une Union des camps et relais de la jeunesse, adhérente à l'UJRF, existait, qui était partie prenante de l'organisation des Journées nationales du plein air (JNPA).

<sup>9</sup> « Essetlons » (sic) : lire « Les Settons », probablement, ou peut-être « les Sept Laux ».

<sup>10</sup> Raymond Leininger et sa femme, Nicole, furent deux des fondateurs du GUMS. Ils furent aussi parmi les premiers à ouvrir, rue Pierre Demours, à Paris (17<sup>e</sup>), un commerce spécialisé dans la fourniture d'articles de montagne et de sport, « La Route sans borne », dont *Le Crampon* fit la publicité (l'UJRF avait déjà pris une semblable initiative avec son magasin « Plein Air-Jeunes », avenue de La Motte-Picquet, et Pierre Allain avait sa boutique, rue Saint-Sulpice). En 1951, ils montèrent avec, entre autres, le couple Claude et Georges Kogan, une expédition à la Cordillère blanche, au Pérou, qui eut un grand retentissement (Georges Kogan et Nicole Leininger, *Cordillère blanche, expédition franco-belge à la Cordillère des Andes (1951)*, B. Arthaud, Paris-Grenoble, 1952). Le 6 mai 1953, on lit dans l'*Avant-Garde* une interview de Raymond et Nicole Leininger et, le 10 juin, celle-ci annonce que Raymond Leininger a gravi l'Everest.

<sup>11</sup> L'UNCM était dirigée par un comité directeur composé de délégués des mouvements de jeunesse et de plein air et elle recevait un financement de l'État. Ce financement eut tendance à se réduire. Comme le note un de ses dirigeants : « Le recrutement (de cadres) est stoppé aux alentours de 1950. La capacité des centres n'évoluera plus beaucoup dans la décennie 1950-1960.(...) Dans diverses périodes, on est obligé de différer le paiement des salaires. L'État qui a accordé un certain nombre de délégations et de contrats à l'Union ne garantit point qu'il pourra les maintenir toujours. » (R. Malesset, *Vacances sportives de plein air, de l'UNCM et l'UNF à l'UCPA*, Paris, éd. Chiron, 1985.) Et en effet, alors que le nombre de stagiaire passait de 7600 en 1948 à 11200 en 1952, que le bilan d'exploitation annuel s'élevait de 36 à 102 millions de francs, les subventions de l'État diminuaient, dans le même temps, de 35 à 16% de ce bilan. (Crampon n° 58, mai 1953) L'orientation de l'UNCM vers le « sport populaire », voulue par les mouvements de jeunesse, était contestée par certains milieux de la montagne. En 1965, eut lieu la reprise en main par les pouvoirs publics. Sous l'égide du ministre des sports du général De Gaulle, Maurice Herzog, l'UNCM fusionna avec l'Union nautique française (UNF) pour devenir l'Union nationale des centres sportifs de plein air (UCPA).

<sup>12</sup> P. Lacroix, « 1949 doit être une grande année plein air », *Camping Plein Air*, janvier 1949.

Les stages au Lauzet avaient quelque chose de spartiate : « On se lavait dans le torrent, les pieds dans la neige », se souviennent les anciens du GUMS. Pour Raymond Malesset :

« Rien ne pouvait améliorer la situation du Lauzet, à 5 km de Monetier, sous le blizzard du Lautaret. La maison qui n'avait pas été occupée pendant des années était dans un état déplorable. À l'ouverture, à l'été 1946, les stagiaires, arrivant en même temps que l'équipe de moniteurs trouvèrent les châlits de l'armée entreposés dans la cour, les paillasses vides dans ce qui devait être la salle à manger. Le gérant ayant oublié de rejoindre son poste, le ravitaillement n'était pas non plus au rendez-vous. »

L'UNCM ferma ce centre dès 1948 et les stages suivant du GUMS eurent lieu dans de meilleures conditions, toujours en Guisane, au Moulin Baron et à l'auberge de jeunesse du Bez, situés à Villeneuve-La-Salle, ou au Champel, près de Chamonix.



*Le bâtiment dit du Moulin Baron qui abrita des stages UNCM pendant de nombreuses années. Carte postale : Claude Orlianges.*

Le Moulin Baron, dirigé par Pierre Faure, où le GUMS organisa plusieurs stages à partir de Noël 1949, eut une meilleure destinée que le Lauzet. Malesset le décrit en ces termes :

« Le vieux moulin Baron, presque à mi chemin de Serre-Chevalier (une des rares grandes remontées datant d'avant la guerre) et Villeneuve la Salle, était situé sur un site agreste, au bord de la Guisane. Des murs épais, une disposition biscornue. Des parquets qu'on n'avait pas besoin d'éponger quand on les lavait tellement l'eau les traversait aisément par les fentes. (...) Que d'efforts, les premières années pour que la vie y soit supportable. On commença par aménager des WC intérieurs remplaçant ceux de plein air installés au-dessus du bief (...). L'effort sanitaire se poursuivit par l'installation d'une douche pour les filles. (...) L'avantage du moulin, c'est qu'il y faisait chaud. Les murs épais emmagasinaient la chaleur que dispensaient 12 poêles à sciure qu'un bénévole spécialement commis à cette fonction entretenait. Et comme le combustible gratuit se trouvait à la scierie contiguë au moulin, on ne le ménageait guère, d'où cette impression de réconfort, de bien être qu'on éprouvait en pénétrant dans le moulin. »



Finalement, le séjour de 1948 de l'UJRF au Lauzet, déboucha sur ce qui fut, d'une certaine façon, dans ce contexte, un aboutissement : la création du GUHM, devenu, un an et demi après, le GUMS. Le 12 mai 1948, avant même que les statuts du GUHM fussent déposés, la page « Sports et Plein air » d'*Avant-Garde* lançait un :

« Salut au Groupe universitaire de haute montagne ! » :

« Un important groupe d'étudiants parisiens, comprenant des camarades de l'Union de la Jeunesse a fait une sortie en montagne pour Pâques. Au cours de ces belles journées passées ensemble, ces jeunes de toutes opinions ont appris à mieux se connaître et à s'apprécier. Ils ont décidé de former un Groupe universitaire de Haute-Montagne, qui compte 150 adhérents et qui s'est affilié collectivement à l'UJRF. Cet exemple particulièrement remarquable n'est pas isolé : nombreux sont les groupes de campeurs qui s'affilient collectivement et renforcent les rangs de l'Union de la Jeunesse Républicaine ouverte à tous les jeunes ! »

Cette naissance venait de loin. Depuis 1945, en effet, les étudiants communistes avaient leur local rue de Médicis, en face des grilles du jardin du Luxembourg et c'est là que, déjà, se retrouvaient certains des militants qui allaient former le GUMS trois ans plus tard, en particulier ceux qui, comme Roger Dauvilliers, Étienne Picard, Sylvie Descomps, appartenaient au cercle de la faculté des sciences, appelé Cercle Jacques Solomon, du nom du brillant jeune docteur en physique théorique, gendre du physicien Paul Langevin, par ailleurs secrétaire de la section du V<sup>e</sup> arrondissement du PCF avant-guerre, fusillé au Mont Valérien le 23 mai 1942<sup>13</sup>. Ils retrouvaient ceux du cercle Touati<sup>14</sup>, de la place Monge, Robert Pohu, Bernard Langevin, Yves Koechlin, Jeanine Bertrand entre autres, et des militantes membres du cercle Rose Blanc de l'UJFF<sup>15</sup>. Ils avaient pris l'habitude de sorties régulières du week end à Bleau pour randonner, camper et escalader les blocs.

La naissance du GUHM semble s'être déroulée sur un rythme très soutenu. Entre le stage de Pâques 1948, au cours duquel l'intention s'affirme, et le dépôt des statuts du GUHM à la Préfecture de Paris, le 15 juin, une association naît, dotée d'un comité directeur dont la composition ne variera pas pendant la première année. Un courant d'adhésion s'est manifesté : en mai, l'*Avant-Garde* évoque le chiffre de 150 adhérents tandis qu'à la même date une circulaire interne du GUHM parle de « quelques centaines » et, en août, l'*Avant-Garde* parle de « plus de 300 adhérents »<sup>16</sup>. La circulaire en question est déjà la septième<sup>17</sup>. Elles paraissent avec une périodicité à peu près hebdomadaire, celle du 9 juillet, la treizième, annonce sa conversion dès la semaine suivante en un premier numéro du *Crampon*, un bulletin destiné à informer les membres

---

<sup>13</sup> Paul Langevin, mort en 1946 avait adhéré au PCF pendant l'Occupation. Cet ancien élève de l'École de Physique et Chimie et de l'ENS, avait été destitué de ses fonctions de directeur de Physique et Chimie par les Allemands, en novembre 1940, et relégué en résidence surveillée à Troyes après une incarcération de plusieurs mois à la Santé. Les nazis visaient ainsi ses engagements politiques : l'ancien dreyfusard avait écrit dans *L'Humanité* dès 1920, organisé l'accueil d'Albert Einstein en France, en 1922, malgré la rage nationaliste qui sévissait alors, participé au Rassemblement universel pour la paix et à la création du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, en 1934. (Voir, en particulier, Bernadette Bensaude-Vincent, *Langevin, Science et vigilance*, Paris, Belin, 1987.) On peut noter (page du *Crampon* reproduite ci-dessus) que la veuve de Paul Langevin était présente lors de la première assemblée générale du GUHM.

<sup>14</sup> Maurice Touati habitait rue Mouffetard dans le Ve arrondissement. Il était membre d'un groupe armé de la Jeunesse communiste et avait notamment participé à l'attentat du 21 novembre 1941 contre la librairie allemande « Rive Gauche » du boulevard Saint-Michel. Arrêté en décembre 1941, il se brisa les jambes au cours d'une tentative d'évasion et comparu devant le tribunal sur une civière. Il fut condamné à mort et fusillé au Mont Valérien, le 17 avril 1942, avec 26 autres jeunes résistants communistes.

<sup>15</sup> L'UJFF, c'est l'Union des jeunes filles de France, née en décembre 1936 et affiliée aux Jeunesses communistes, et recrée en août 1946. Le cercle de l'UJFF du V<sup>e</sup> arrondissement où militaient certaines Gumistes des premières années s'appelait Rose Blanc en souvenir d'une résistante, membre de l'UJFF avant la guerre, arrêtée par la Gestapo en mars 1942 et enfermée au fort de Romainville. Elle fut déportée en janvier 1943 à Auschwitz où elle mourut du typhus, à l'âge de 24 ans.

<sup>16</sup> À l'assemblée générale du GUHM de novembre 1949, il y avait 250 abonnés au *Crampon*.

<sup>17</sup> Cette circulaire n° 7 est la seconde à avoir été conservée, les cinq premières restent malheureusement perdues à ce jour. Je remercie ici Bernard Canceill qui m'a fourni une série complète photocopiée de toutes les pages des premières circulaires et des *Crampon* des cinq premières années qu'il possède. Il s'est livré à un inventaire complet de ce fonds d'où il ressort qu'outre les cinq premières circulaires, manquaient encore les 10, 11 et 12<sup>e</sup> ainsi que la 14<sup>e</sup> (celle-ci a été retrouvée, cet été, dans les papiers de Claude Orlianges). Font encore défaut les *Crampon* n° 19, 25, 48 et 63. Gumistes, à vos greniers, vieilles malles et étagères poussiéreuses ! Il faut débusquer les chaînons manquants...

de l'UJRF des activités proposées par le GUHM. Les nombreux noms de « camarades » qui apparaissent dans les circulaires, soit comme rédacteurs, soit comme référents pour telle ou telle tâche technique d'organisation, soit pour coordonner les rendez-vous à Bleau ou l'organisation des stages de l'été 1948, donnent le sentiment d'une ruche bourdonnante où les bonnes volontés sont multiples. Lors de la première assemblée générale statutaire, au début de 1949, le rapport d'activité, non signé, proposait ce bilan :

« Le GUHM (fondé à Pâques dernier) vient de terminer sa période de lancement, période au cours de laquelle, par l'organisation de douze stages de ski et d'escalade dont deux à l'étranger, en plus d'une bonne trentaine de camps de week end, il a accumulé les expériences, la plupart heureuses qui permirent l'accroissement rapide du groupe. (...) Le bilan que nous pouvons faire aujourd'hui prouve que le GUHM est viable et que même il peut, s'il sait se servir de son expérience acquise, devenir la grande organisation démocratique de sports alpins des étudiants, ainsi qu'un exemple de groupe d'activité spécialisé tel qu'il doit y en avoir des quantités à l'Union de la Jeunesse Républicaine de France<sup>18</sup>. »

## Les créateurs du GUHM/GUMS

Parmi les participants au stage du Lauzet, Roger Dauvilliers passe pour avoir été l'inspirateur de l'aventure du GUMS. Il fut le principal rédacteur des statuts. Cet étudiant en arts plastiques de 22 ans, fils d'un professeur de Physique cosmique au Collège de France depuis 1944, était à la fois un militant communiste et un organisateur. Il a inventé le *Crampon* après avoir rédigé les premières circulaires du GUHM. C'était un Bleusard plus qu'un montagnard qui sillonnait les sites du Cuvier depuis 1945 et passait pour connaître tous les bivouacs des sites d'escalade<sup>19</sup>. Il devint secrétaire du GUHM et responsable du « Bulletin » dans le premier comité directeur. Mais dès le mois de juin, « ne pouvant plus assurer la tâche de secrétaire, (il fut) remplacé à ce poste par Anne-Marie Ancellin<sup>20</sup> ». La nouvelle secrétaire du GUHM était simultanément la secrétaire du Cercle Jacques Solomon de l'UJRF ; elle venait de succéder dans cette fonction à Ondine Elmreich, une étudiante en biologie qui a peut-être été, à ce titre, l'organisatrice du stage au Lauzet, de Pâques 1948. Au même moment, Simone Segal prenait en charge le *Crampon* et en devenait la principale animatrice.

Les statuts du GUHM de juin 1948 comportent la liste des sept membres du premier comité directeur : Jacques Labeyrie, Claude Orlianges, Roger Dauvilliers, Étienne Picard, Eugène Rousin (rectifié en Ronsin, par Claude Orlianges), Simone Lévy et Hélène Védrine<sup>21</sup>. Tous étaient communistes ou sympathisants. Jacques Labeyrie, né le 7 juin 1920, fut élu président, parce que, dit-il, il était plus « vieux » que les autres (28 ans) et déjà engagé dans la vie active. Cet ingénieur sorti de l'École de Physique et Chimie, chercheur pendant l'Occupation au laboratoire de Joliot-Curie, au Collège de France, et déjà embauché dans les laboratoires du tout jeune CEA (Commissariat à l'énergie atomique), avait été actif dans la Résistance<sup>22</sup>. Il quittera quelques années plus tard le GUMS car sa préférence allait à la spéléologie. Viennent ensuite Claude Orlianges, né le 18 août 1923, ingénieur centralien, fils d'un délégué au congrès de Tours de 1920 où naquit le PCF, qui devint le trésorier de l'association, et Roger Dauvilliers, secrétaire général, déjà évoqué. Puis Étienne Picard (1924-1960), étudiant à Supélec avant d'entrer lui aussi au CEA comme ingénieur, ancien FTP, blessé au maquis, dans le Vercors, actif militant communiste et

---

<sup>18</sup> *Crampon* n° 21, février 1949.

<sup>19</sup> Le premier *Crampon* signale que lors de la dernière « sortie sans histoire », simplement un peu humide, à Bleau, « toutes les viandes se séchent dans une grotte très aérée et accueillante connue du seul et éternel Roger. » (*Crampon* n° 15, 21 juillet 1948.) Roger Dauvilliers n'a pas gardé le contact avec le GUMS. Selon toute probabilité, il a fait une carrière de dessinateur, graphiste et réalisateur de télévision, travaillant en particulier avec Jean-Christophe Averty (Lettre de J. Ch. Averty, 28 août 2008).

<sup>20</sup> Circulaire du GUHM n° 13, 9 juillet 1948.

<sup>21</sup> Merci à Claude Orlianges, premier trésorier du GUMS, de m'avoir fourni des copies des statuts manuscrits de 1948 et de ceux de 1949 (pour la conversion du GUHM en GUMS). Ma rencontre avec ce « fondateur » du GUMS m'a apporté beaucoup d'éléments d'information et de réflexion pour cette étude.

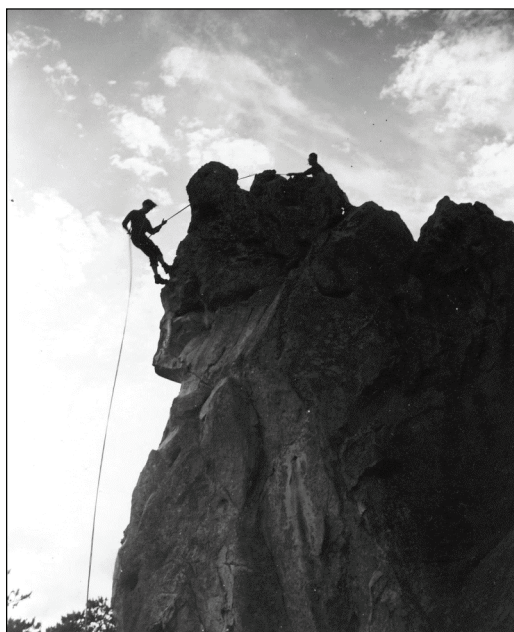
<sup>22</sup> Lettre de J. Labeyrie à l'auteur.

pour l'heure présenté comme « responsable de l'école d'escalade »<sup>23</sup>. On trouve enfin Eugène Ronsin, né le 7 décembre 1921, jeune médecin nommé « responsable médical », Simone Lévy, née le 12 août 1922, assistante sociale, et Hélène Védrine, née le 5 juin 1926, étudiante en philosophie qui, devenue universitaire, continuera, comme d'autres anciens Gumistes, à pratiquer la montagne avec l'USFEN (Union sportive de la Fédération de l'éducation nationale). La part prise par des communistes dans la création du GUMS a donc été déterminante. Mais, comme le note son premier président, Jacques Labeyrie : « Jamais je n'ai vu une population aussi unanime avec des positions d'extrême gauche. À ce moment-là, on était communiste comme on était catholique à la fin du siècle d'avant<sup>24</sup>. »

À travers le nom d'Étienne Picard affleure une des dimensions du réseau social que le GUMS naissant a à la fois contribué à structurer mais aussi dont il a été pour partie le reflet, au titre d'une nouvelle génération, à la jonction des milieux universitaires et intellectuels, singulièrement scientifiques, montagnards et bleusards, résistants et communistes.

Étienne Picard était un des enfants d'un alpiniste de grande réputation, René Picard. Avant-guerre, celui-ci avait été très actif à Bleau, avec d'autres alpinistes connus, comme le docteur Hector Descomps avec lequel il a ouvert plusieurs voies dans les Écrins, ou encore Jean Langevin, un des fils de Paul Langevin, qui fut professeur de physique en hypotaube à Henri IV avant de participer à la création du CEA, avec Frédéric Joliot. René Picard, Jean Langevin, Hector Descomps qui étaient d'une génération plus âgée que celle des fondateurs du GUMS, pratiquaient ensemble, dans les années trente, les activités de plein air, la varappe tout comme le canoé, le ski aussi bien que la voile et, bien sûr, la randonnée à bicyclette, au sein d'un groupe plus large. On y retrouvait, avec René Picard et Cécile Hadamard, sa femme, alpiniste de talent, fille du mathématicien

Langevin et sa femme celle-ci, Henri Claudine Heyman, que Colette et Francis dernier était le fils du Perrin) étant avec Irène physiciens français de guerres les plus



Jacques Hadamard<sup>25</sup>, Jean Vige Grandjouan<sup>26</sup>, le frère de Grandjouan, et son épouse, Suzanne et Pierre Auger ainsi Perrin - Auger et Perrin (ce prix Nobel de physique, Jean Curie et Frédéric Joliot, les la génération de l'entre-deux-prometteurs.

*Rappel à la Dame Jeanne (1952-53). Cliché : Claude Orlianges.*

<sup>23</sup> Étienne Picard était marié avec Rose Wacziarg, fille, née à Moscou, de la militante du Komintern, Rosa Michel (Marie Wacziarg), et du dirigeant du parti communiste allemand, Walter Ulbricht. (Sa biographie est parue dans *L'Humanité*, le 16 novembre 1990.)

<sup>24</sup> Conversation avec l'auteur, 8 mars 2008.

<sup>25</sup> Jacques Hadamard, dont une cousine était la femme d'Alfred Dreyfus, fut un ardent dreyfusard et il fut un des fondateurs de la Ligue des droits de l'homme. Très engagé pendant toute sa vie, il était devenu, après 1945, un compagnon de route fidèle du parti communiste. Ses filles, Jacqueline et Cécile, étaient membres du PCF.

<sup>26</sup> Edwige ou Vige Grandjouan était la fille du peintre, dessinateur, graphiste et affichiste anarchiste célèbre de *L'Assiette au beurre*, Jules Grandjouan.





*Stage de Saint-Sorlin d'Arves.*

*Au premier plan, Yves Koechlin, suivi d'Alice Combrisson, Olga Andreiev et Noémie Koechlin.*

la plupart étaient des jeunes scientifiques, futurs universitaires ou chercheurs au CNRS. La jeune génération arcouestienne de l'après-guerre participa donc largement aux premières entreprises du GUMS. Noémie Langevin, Bernard Langevin, dit Tiapa, Yves Koechlin, Nils Perrin, Nadine Gricouroff, Alice et Jean Combrisson, Simone Segal, furent ainsi du premier stage de ski, à Noël 1948, à Saint-Sorlin d'Arve. Ils retrouvaient et appréciaient au GUMS les formes de sociabilité qui prévalaient au sein de l'Arcouest depuis deux générations : d'une part ce mixte de recrutement sélectif, au coeur des milieux universitaires, souvent

normaliens, le plus souvent scientifiques, et de convivialité à la fois « libre » mais de bon ton - l'ambiance club, dont parlait un des piliers de l'Arcouest, Marguerite Borel,

l'épouse du mathématicien, ancien directeur de l'ENS, Émile Borel<sup>29</sup>, d'autre part ce mélange de relations sociales affinitaires intenses débouchant souvent sur des unions durables, de goût pour les activités sportives de plein air - le bain de mer, la natation, la voile, le nautisme et... la montagne -, de connivences politiques et idéologiques fondées au fil du temps sur le sentiment

Tous ces scientifiques se retrouvaient alors, avec beaucoup d'autres, en villégiature estivale, et ce depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, en Bretagne, à l'Arcouest, près de Bréhat, allant aussi skier dans les Alpes, à Coupeau ou à Courchevel<sup>27</sup>. On parlait alors de l'Arcouest comme de « Sorbonne-Plage » ou de « Fort-la-Science » et les membres du groupe arcouestien formaient un des réseaux intellectuels les plus influents que la victoire du Front populaire, en juin 1936, avait pour ainsi dire conduit au pouvoir (Irène Joliot-Curie puis Jean Perrin furent chargés par Léon Blum de la création d'un ministère de la Recherche scientifique et c'est de là que naquit le CNRS)<sup>28</sup>. Fortement radicalisés à l'époque de la Guerre d'Espagne, ces intellectuels prirent, pour la plupart, leur place dans la Résistance ou dans la France libre exilée aux États-Unis.

Les Picard, Perrin, Gricouroff, Koechlin, Langevin, Grandjouan, Chavannes, Pagès, Heyman, Segal étaient des Arcouestiens avant d'être des Gumistes, et



*Au cours du même stage.  
Clichés Noémie et Yves Koechlin.*

<sup>27</sup> L'Arcouest avait été violemment bouleversée lorsque, le 7 janvier 1939, l'un de ses jeunes et des plus talentueux habitués, l'historien Jean Maurain, directeur du cabinet du président du Sénat, Jules Jeanneney, avait été emporté par une avalanche au col de la Ponsonnière (dans le massif des Cerces, au-dessus du Lauzet), avec le directeur de l'école de ski du CAF, Daniel Dewulf, et six autres membres du groupe de randonneurs auquel ils appartenaient.

<sup>28</sup> Voir Michel Pinault, « Portrait de groupe d'universitaires parisiens en leur villégiature bretonne : l'Arcouest dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle », *Histoire et Sociétés, revue européenne d'histoire sociale*, n° 25-26, avril 2008, p. 136-157. La Bibliothèque nationale de France a organisé une exposition au printemps 2008, sur « L'Arcouest, une villégiature intellectuelle, de la Belle Époque à l'après-guerre » qui a donné lieu, le 15 avril, à une journée d'étude dont les actes seront publiés ([http://www.bnf.fr/pages/cultpubl/journee\\_etude\\_828.htm](http://www.bnf.fr/pages/cultpubl/journee_etude_828.htm)).

<sup>29</sup> Marguerite Borel a fait une carrière d'écrivain remarqué sous le nom de plume de Camille Marbo ; voir C. Marbo, À travers deux siècles, Souvenirs et rencontres (1883-1967), Paris, Grasset, 1967, en particulier le chapitre sur l'Arcouest.

d'avoir été et d'être toujours dans « le bon camp », depuis la croisade dreyfusarde jusqu'aux engagements directs en faveur de l'Espagne républicaine puis dans la Résistance. Avec le GUMS, les membres de cette jeune génération *arcouestienne*, presque tous des « héritiers », désormais, échappaient, en plus, à une des principales limites structurelles de *l'Arcouest* qui était de s'être constituée en milieu clos, un rien nombriliste et très endogame, à la rigueur vécu comme étouffant sous le poids des traditions établies par les générations précédentes qui restaient d'ailleurs fortement présentes dans ce début d'après-guerre<sup>30</sup>. Si un certain nombre d'entre eux ne vinrent dans des stages GUMS qu'occasionnellement, plusieurs étant d'ailleurs plus attirés par la mer que par la montagne, ceux qui persistèrent devinrent des militants actifs de l'association.

## Gumiers<sup>31</sup>, Gumistes, qui étaient-ils ?

« Les Errants »

par Henri Durup<sup>32</sup>

« Comme un vol de gerfauts hors du rocher natal  
« Fatigués de traîner leurs guêtres dans la plaine  
« De la place Maubert, Gumiers une soixantaine  
« Partaient ivres de raids héroïques et fatals

« Ils allaient conquérir le farouche animal  
« Que Caucasse nourrit sur ses cimes hautaines  
« Et les dahus fuyaient de leur marche incertaine  
« Aux flancs mystérieux du monde occidental

« Chaque soir attendant la bête satanique  
« Le voile opalescent de la Lune ironique  
« Enchantait leur sommeil d'un mirage doré

« Ils ponctuant un schuss d'une chute cruelle  
« Ils regardaient monter dans un ciel ignoré  
« Du fond de la poudreuse des étoiles nouvelles. »

Gumiers ou Gumistes, les adhérents du GUMS ont dépassé « plusieurs centaines » dès les premiers mois d'existence de l'association, avec un taux de renouvellement semble-t-il très élevé puisque l'adhésion conditionnait la participation aux activités et en particulier aux vacances en montagne : nombreux étaient

---

<sup>30</sup> L'un des ces « jeunes héritiers » de l'époque, Pierre Joliot parle même de « clan », voire de « secte »... (Journée d'étude BNF, déjà citée.)

<sup>31</sup> Gumiers, Gumistes ? On ne retrouve pas, dans les *Crampon* des premiers mois, de qualificatifs autres que « camarades » ou « les types » (dans les circulaires de Dauvilliers ; c'est une formule qu'on retrouve aussi dans les pages du *Bleausard* – voir plus loin) pour désigner les adhérents... Mais, le GUMS s'étant appelé le GUHM pendant plus d'un an, ses adhérents pouvaient naturellement s'appeler les Guhmiers ou Gumiers. Le groupe devenant, au début de 1950, le GUMS, Gumistes, plus adapté ou plus évocateur (en intégrant le sifflement du "S" de GUMS), a sans doute supplanté le premier nom d'oiseaux. Ce n'est qu'une hypothèse. D'ailleurs, « Gumier », apparu tardivement, continua de s'imposer au cours de l'année 1950 ; par exemple, dans le *Crampon* n° 35, de décembre 1950, Gumiers revient trois fois, à l'exclusion de Gumiste. Sauf erreur, la première occurrence de « Gumiste » dans le *Crampon* date de février 1951 (article de Rapataugeon ; numéro non numéroté mais correspondant au n° 36). Mais dans le même numéro, un article signé « Gil » (peut-être Gil Evaldre) contient encore le terme « Gumier ». Dans les numéros suivants, l'usage de Gumiste se généralise, comme en témoigne, par exemple, cette annonce : « Gumiste ! À la permanence, les pages du cahier de chants du GUMS n'attendent que ta bonne volonté pour recueillir les chants que tu voudras bien y transcrire... » (*Crampon* n° 37, février 1951)

<sup>32</sup> L'auteur de ce poème pastiche, « sonnet hermétique écrit pour le célèbre "Raid au Cocasse", fête du GUMS 1951 », fut Henri Durup, membre du GUMS, alors permanencier de la librairie France-URSS, au Quartier Latin (21 rue des Carmes) dont les locaux servaient de lieu de réunion pour le GUMS. Le texte m'en a été confié par son frère, Jean Durup, physicien au CNRS, longtemps syndicaliste au SNCS et oppositionnel communiste à la fin des années 1950. Une variante est publiée dans le *Crampon*, n° 72, février 1955. Le vers sur le « Caucasse » fait référence à une rumeur qui circula au sein du GUMS, au début de 1950, à propos de l'organisation d'une expédition au Caucase. Voir *Crampon* n° 31, mai 1950, dans la « Chronique de l'aile de mouche », d'Yves Koechlin.



les étudiants qui ne venaient qu'une fois ou à peine plus et disparaissaient. À cela s'ajoutait le caractère propre à l'âge des participants et à leur statut social encore instable : les études terminées, l'entrée dans la vie active, les départs en province, les mariages conduisaient de nombreux adhérents à ne pas renouveler leur affiliation<sup>33</sup>. Faute d'archives, il est difficile de tenter d'y voir plus clair sur qui étaient ces adhérents du GUMS de la fin des années quarante. Une polémique ironique qui se déroula à l'été 1952 livre pourtant une information essentielle quant à l'équilibre des sexes au sein du GUMS :

« Le GUMS est envahi par la « gens » (sic) féminine. Oui, les filles menacent de dominer le GUMS. Elles représentent 60% de ses membres. J'espère que vous n'avez pas été sans remarquer leur infiltration dans tous les rouages et déjà elles sont parvenues à mettre la main sur LE CRAMPON. Elles mobilisent toutes les places dans les stages, empêchant ainsi aux garçons l'accès aux joies de la montagne (...) ».



*Arrivée de Gumistes en gare de Saint-Jean-de-Maurienne, stage UNCM de Saint-Sorlin-d'Arve, mardi-gras 1949. Cliché de gauche : X, Yves Koechlin, Jean-Marie Grandjouan, André Reznikov, David Perrin et X, X, X, Soizic Renard et Olga Andreiev, clichés Jeanine Bourduche et Tiapa Langevin.*

À ces affirmations d'un certain Isidore de la Varappe, dans une éphémère rubrique « Courrier » créée pour l'occasion, « la Rédaction du Crampon », composée depuis la dernière assemblée générale du 21 novembre 1951 de Monique Selle, Arlette Ruscio et Sylvie Descomps, répondait sur le champ : « Les effectifs du GUMS comptent exactement 46,376% de jeunes filles ou de dames<sup>34</sup>. » Un taux stable semble-t-il que vient à peu près confirmer le relevé de tous les noms d'adhérents qui apparaissent dans les circulaires et les *Crampon* de 1948 : 13 sur 24 sont des (pré)noms de filles. Autre exemple : lors du stage de Noël 1949, à Saint-Sorlin, sur 27 participants, il y eut 14 jeunes femmes.

Plus sérieusement, peut-être, on doit relever le fait que le GUMS proposa l'une des siennes, Josette Polian, pour le stage de guide de l'ENSA. Ce fut la première fois, en 1955, qu'une femme tentait d'obtenir le

<sup>33</sup> Ainsi Hélène Védrine souligne-t-elle que les premières affectations en province des néo-titulaires de l'enseignement les coupèrent du GUMS alors exclusivement parisien. Selon elle, beaucoup rejoignirent l'US-FEN (union sportive de la FEN). (Entretien du 24 septembre 2008.)

<sup>34</sup> *Crampon* n° 50, juillet 1952. Il est difficile, aujourd'hui, d'analyser les dessous de cette soit-disant polémique un tantinet délirante. Autant qu'on puisse en juger, il s'agissait d'une initiative de la rédaction du *Crampon*, effectivement prise en charge par des éléments féminins et qui souhaitait attirer l'attention sur le manque de disponibilité de leurs camarades de l'autre sexe pour participer aux « basses tâches matérielles », comme on dit encore. Monique Selle, qui fut une des premières responsables du *Crampon*, ne m'indiquait-elle pas qu'elle s'était retrouvée propulsée à ce poste parce que « les gens ne se précipitaient pas » et qu'elle avait eu la naïveté de se proposer... Elle confirme cependant qu'il y a toujours eu beaucoup de filles (au GUMS). (Entretien avec l'auteur, 18 juin 2008.)



diplôme de guide, près de trente ans avant que la première guide soit promue<sup>35</sup>. Cette année-là, curieusement, le nombre de reçus parmi les stagiaires fut spécialement bas (14 sur 26), le premier candidat recalé se trouvant être la candidate. Certains membres éminents du milieu ne manquant pas de souligner qu'une femme ne pouvait être guide, que c'était une question de force physique, etc. Armand Charlet, le président du jury, et Louis Lachenal, deux des grands alpinistes français, conseillèrent à Josette de se représenter l'année suivante mais elle était aussi diplômée de l'École nationale de chimie et, mariée à un autre Gumiste, Bernard Canceill, ingénieur comme elle, elle a poursuivi une autre voie.

Pour aller plus loin dans l'analyse de la population des Gumistes, on peut prendre en considération un échantillon restreint, celui des membres du comité directeur. L'assemblée générale du 24 novembre 1949, celle qui décide la transformation du GUHM en GUMS, élit en effet un nouveau comité directeur dont l'effectif passe de huit à vingt deux membres (dont huit jeunes femmes)<sup>36</sup>. Ce sont Charles Bavoillot, F. (ou Pierre) Briand, Claire Chavannes, Roger Dauvilliers, Sylvie Descomps, André Ducluzeaux, Nadine Gricouroff, Simone Segal-Grimbach, Bernard Jancovici, Yves Koechlin, Bernard Langevin, son père Jean Langevin et son cousin Michel Langevin, Raymond Leininger, Michèle Montmasson, Aline Pagès, Étienne et Francis Picard, son frère, Jean Raiga, Monique Selle, Marie-Claire Zuckermann, Claude Wroeland.

Le seul « vieux » dans cette liste est Jean Langevin, physicien, ex-professeur à Henri IV devenu le documentaliste du jeune CEA. Raymond Leininger est d'âge intermédiaire. Avec Langevin, il représente au comité directeur une caution adulte et l'expérience de la montagne. La direction du GUMS est donc pour l'essentiel composée de jeunes, d'étudiants.

Signe de l'intensité des relations inter-personnelles qui se sont développées au GUMS, on peut relever, en nous en tenant aux deux premières listes (noms apparus dans le *Crampon* en 1948 et comité directeur de 1949) les nombreuses unions qui ont été contractées. En voici quelques exemples (liste non exhaustive) : Jacqueline Vetter et Gil Evaldre, Claire Chavannes et Tiapa Langevin, Noémie Langevin et Yves Koechlin, Ondine Elmreich et Paul Braffort, Sylvie Descomps et Robert Pohu, Simone Lévy et Claude Wroeland, Rose Wacziarg et Étienne Picard, Simone Messier et Claude Orlianges, Jeanine Bertrand (Calame) et Hubert Bourduche, Arlette Ruscio et Pierre Briand, Annie Prouvost et Jacques Danon, Rosette Gayat et Christian Charlet. Citons aussi Nicole Bertrand qui rencontra son futur mari, Jean Gruneberg, alors directeur du centre UNCM de Saint-Sorlin, lors du stage de Noël 1948. Une certaine endogamie a donc, sans surprise, existé au GUMS dès les premières années, que les générations suivantes ne semblent pas avoir infirmée.

Sur les vingt deux membres du comité directeur de 1949, à part dans deux cas, on peut définir le secteur intellectuel ou professionnel auquel ils appartenaient. Treize étaient des scientifiques - dont neuf physiciens ou étudiants en physique, une biologiste, une astronome, une médecin et une géographe - et deux des littéraires ; il y avait en outre une institutrice et une secrétaire, un photographe et deux alpinistes professionnels. La sur-représentation du secteur scientifique se comprend bien si on songe que le Cercle Jacques Solomon de l'UJRF a été à l'origine de la naissance du GUHM et que les premiers adhérents étaient recrutés d'abord à la faculté des sciences (une circulaire datant de mai 1948 signale que l'affichage des activités à venir n'a été réalisé qu'à la faculté des sciences et à l'institut d'orientation professionnelle !). Mais c'est singulièrement le poids de la physique qui peut étonner. Pour explication, il faut faire intervenir les réseaux sociaux que les personnalités actives au GUMS pouvaient représenter et faire interagir avec l'association. À la Libération, la vie scientifique en France était marquée par le poids, l'autorité et le rayonnement de Frédéric Joliot. Cet ingénieur sorti de l'École de Physique et Chimie, prix Nobel de chimie (1935), gendre de Marie Curie, qui a adhéré au PCF sous l'Occupation et a été porté à la présidence du principal mouvement de Résistance d'inspiration communiste, le Front national de lutte pour l'indépendance de la France, a été membre de l'Assemblée consultative et directeur du CNRS d'août 1944 à la fin de 1945 moment où il a créé le CEA. En décembre 1948, la première « pile » atomique française, ZOË, divergeait au fort de Châtillon. Joliot était, à part cela, professeur au Collège de France et membre de l'académie des sciences tandis que sa femme, Irène Curie, dirigeait le Laboratoire Curie fondé par sa mère et occupait la chaire de radioactivité de la faculté des sciences. En 1949, Joliot prit la tête du mouvement des Partisans de la Paix (dont l'emblème devint la « colombe de la paix », dessinée par Picasso). Or, on constate qu'au GUMS, un nombre important de membres actifs appartenaient à la mouvance Joliot-

---

<sup>35</sup> La première guide a été Martine Rolland, en 1983. Elles sont aujourd'hui une quinzaine. Voir Renaud de Bellefon, *Histoire des Guides de montagne : Alpes, Pyrénées, 1760-1980*, Toulouse, Milan, 2003.

<sup>36</sup> *Crampon*, n° 27, décembre 1949, liste complétée et rectifiée dans le n° 28, janvier 1950.

Curie ou à la mouvance « nucléaire », avec Labeyrie, le premier président, qui a été chercheur au laboratoire Joliot du Collège de France, tout comme Michel Langevin, gendre de Joliot, membre du comité directeur du GUMS, ou Georges Charpak, recruté au CEA comme Jean Langevin, Étienne Picard, Paul Braffort, Yves Koechlin, Noëlle Saunier, Cyrano de Dominicis, Anatole Dimitriev, Jean Messier et d'autres. Soulignons que lors de la révocation de Joliot, en 1950, de ses fonctions de haut commissaire au CEA, pour raisons politiques, le *Crampon* présentait celui-ci à plusieurs reprises comme « membre du GUMS ».

Si d'autres milieux que la physique étaient moins présents au GUMS, ils n'en étaient pas absents : du mathématicien normalien Michel Lazare à des biologistes comme Sylvie Descomps ou Ondine Elmreich, l'éventail était large. On ne peut manquer de remarquer, aussi, que trois jeunes femmes membres du GUMS étaient les « secrétaires » de trois grands mandarins de la science, communistes : Marcel Prenant, ancien commandant en chef des FTP et dirigeant du PCF, Georges Teissier, alors directeur du CNRS, et Frédéric Joliot son prédécesseur dans cette fonction, les deux premiers des biologistes.

Cette forte composante de scientifiques au sein du GUMS s'est maintenue au-delà des premières années. Ainsi, la composition professionnelle du comité directeur élu en 1961 nous est connue : parmi ses 25 membres, on trouvait 5 ingénieurs, 6 universitaires et chercheurs du secteur des sciences (essentiellement en math-physique), 3 médecins ; et parmi les 7 étudiants, il est possible de savoir que 4 étudiaient en math-physique ; soit, au total, 18 scientifiques sur 23. Venaient ensuite 1 instituteur, 1 agent technique, 1 professeur de mécanique et 1 cadre SNCF.

Faut-il extrapoler et conclure de ces remarques que les Gumistes développèrent, sans pour autant reproduire le modèle fermé *arcouestien*, un relatif « entre-soi » ? « Les littéraires n'étaient pas sportifs » et peut-être étaient-ils aussi moins portés à la vie collective, remarque, en guise d'explication, la philosophe Hélène Védrine... Elle remarque aussi qu'alors qu'il y avait beaucoup de possibilités de faire carrière dans les disciplines scientifiques, les postes étaient rares pour les littéraires ; de ce fait il y avait parmi les littéraires des rivalités, une compétition voire une « méchanceté », « fraternité et méchanceté mêlées », dit-elle, qui tranchaient avec les relations plus apaisées au sein des groupes de scientifiques.

Il est notable que, né dans les secteurs des « sciences dures » de l'université parisienne et des Grandes écoles, et ayant essaimé aussitôt vers les principaux centres de recherche de la banlieue sud - le CEA, à Saclay, les unités de Gif-sur-Yvette du CNRS, l'INRA à Jouy, plus tard les laboratoires d'Orsay, etc. - le GUMS y a conservé, soixante ans plus tard, ses principaux lieux de recrutement et d'implantation et qu'il s'est peu élargi à d'autres milieux intellectuels et à d'autres secteurs de la jeunesse sportive<sup>37</sup>.

Au final, jeunes scientifiques, jeunes communistes, ce qui rassemblait les Gumistes des premières années peut se résumer ainsi : la rencontre d'une aspiration générationnelle et d'un « habitus » universitaire et scientifique en cours d'affirmation<sup>38</sup>.

Il est difficile de faire l'inventaire des membres du GUHM/GUMS qui ont eu, malgré leur jeunesse relative, une part active dans la Résistance. La raison principale tient à la discrétion que la plupart d'entre eux observaient sur ce passé, une discrétion qui était habituelle dans les premières années de l'après-guerre où la jeune génération voulait « tourner la page » et « construire l'avenir ». Labeyrie estime à environ 10% de l'effectif ceux qu'on pourrait qualifier de « Résistants »<sup>39</sup>. C'est aussi ce que pense Claude Orlianges qui a lui-même été membre du Front national à Henri IV avec Yves Koechlin<sup>40</sup>. Quatre autres élèves de Math Elém à Henri IV, devenus des Gumistes - Bernard Langevin (dit Tiapa), fils de Jean, Michel Langevin, son cousin, André Durand et Olivier Pagès – étaient membres d'un groupe de Résistance clandestin dirigé par Jean Poperen et furent un temps détenus par la Gestapo. On a vu que les « anciens », souvent passés par Jeunesse et Montagne, devenus cadres de l'UNCM, avaient connu les maquis avant d'être associés à

---

<sup>37</sup> Finalement, rien de moins dû au hasard que cette convocation de l'assemblée générale du 60<sup>e</sup> anniversaire du GUMS dans une salle située à deux pas du Christ de Saclay, plus que jamais l'épicentre de la vie scientifique parisienne.

<sup>38</sup> « Au-delà des raisons que l'on se donne d'agir (...), il y a des déterminations plus profondes et plus cachées qui expliquent aussi bien les choix que nous faisons que les raisons auxquelles nous les rattachons.(...) Ce lieu hypothétique auquel nous pourrions symboliquement attribuer l'explication du comportement, je l'ai appelé habitus. Cela ne signifie évidemment pas qu'il existe en nous quelque chose de concret qui y correspond ; tout au plus, le mot habitus sert-il à désigner l'ensemble complexe de processus par lequel nous sommes à la fois agi et en train d'agir. » (Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris, Éd. Minuit, 1980, p. 87 et suiv.)

<sup>39</sup> Lettre à l'auteur, déjà citée.

<sup>40</sup> Le Front national de lutte pour l'indépendance de la France, créé au printemps 1941 par le PCF. (Voir Daniel Virieux, *Le Front National de Lutte pour l'Indépendance de la France, un mouvement de Résistance. Période clandestine (mai 1941-août 1944)*, thèse Université Paris 8, 1996)

l'encadrement des premiers stages, comme René Picard, ou Jean Vernet, Albert Tobey (moniteur chef de l'UNCM), Pierre Leninger (directeur du centre du Champel, mort en montagne à l'été 1948), Raymond Leininger. On a déjà cité les états de service d'Étienne Picard. Quelques récits nourrissent une mémoire parcellaire et sans doute défaillante, comme celui qui concerne la participation de Noëlle Saunier, alors étudiante, au « hold up » dans les bureaux du rectorat de Paris pour s'emparer des fichiers des étudiants qui devaient servir à organiser le recrutement pour le STO dans les facultés parisiennes. Ondine Elmreich a été agent de liaison pour des maquis de Corrèze et des groupes de Résistance d'Aurillac. Tel autre « avoue » trois semaines de maquis, tel autre quelques distributions de tract. Cette anecdote aussi, rapportée par Tiapa Langevin, qui permet de savoir qu'au stage d'Ailefroide de 1951 (ou de 1954), Georges Charpak (qui fut un des fondateurs du GUMS même s'il ne participa pas longtemps aux activités de l'association) et Jean Vernet tombèrent dans les bras l'un de l'autre devant les autres participants étonnés : ils se revoyaient pour la première fois depuis la libération du camp de Dachau. Il a aussi fallu que survienne l'accident près du refuge du Sélé, qui coûta la vie à trois participantes du stage d'Ailefroide de 1952, pour que la plupart des Gumistes apprennent que l'une d'elles, Raymonde Lejeune, avait été très active dans la Résistance : « Venue à Paris après avoir été en Bretagne une résistante extraordinaire, ce qui lui avait valu la Croix de Guerre et la Médaille de la Résistance », lisait-on dans l'hommage que lui consacra le *Crampon* qui ajoutait :

« Décorée, citée, connue dans toute la Bretagne, jamais elle n'en parlait<sup>41</sup>. »

*Deux photos prises au camp d'Ailefroide de l'été 1952, avant l'accident du Sélé (Photos Nizou Salomon) :*



À droite, devant l'arbre, Odette Joliet ; à sa droite, au fond, Maya Dvolaitzky, X, Max Tenenbaum, X.

À gauche de l'arbre : de face Roger Dajoz à sa droite Geneviève Lutaud puis Simone Messier Orianges, puis Annie Clavel Mercier, puis un guitariste appelé Sophie (comme sa guitare), X, X, X...



*De droite à gauche : Roger Dajoz, Francine Salomon, Odette Joliet (sœur de Claudine Messier), Annie Prowost-Danon, Claude Gary Bobo, Wilfrid Sebaoun, Edouard Catoire. Au premier plan Claude Wroeland et, derrière lui, Max Tenenbaum.*

Reste la question de l'affiliation politique des membres du comité directeur de 1949. Son élargissement à 22 membres a été l'occasion, semble-t-il, d'une ouverture politique. Ainsi, dans le bureau qui en est issu, deux, peut-être trois membres sur huit peuvent nettement être comptés comme non-proches du parti communiste. Onze membres de ce comité directeur sur vingt deux étaient très

certainement communistes ou « compagnons de route ». À peu près autant ne semblent pas avoir eu d'affiliations politiques très affirmées même si tous étaient membres de l'UJRF, ce qui restait la marque d'un

engagement certain même si quelques-uns tenaient à marquer leur différence, leur distance vis-à-vis

<sup>41</sup> *Crampon* n° 51, septembre 1952. Gilberte Blanc, Raymonde Lejeune et Francine Salomon sont mortes sous un effondrement rocheux provoqué par l'orage, à quelques dizaines de mètres du refuge du Sélé où arrivaient les quatre cordées de Gumistes, retour d'une course au Pic sans nom.



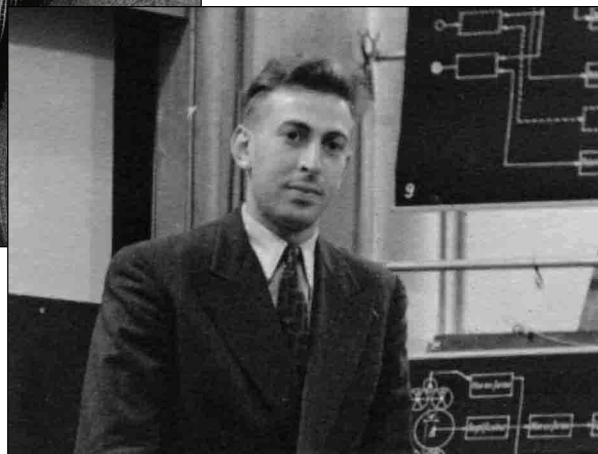
de la « ligne communiste ». Mais le cas de Raiga, présenté comme « gaulliste » et cependant membre de l'UJRF, reste probablement unique<sup>42</sup>. C'est la camaraderie, le goût de vivre ensemble, l'harmonie autour de la montagne qui permettaient de dépasser les difficultés politiques ou idéologiques. Il semble aussi que la forte personnalité d'Étienne Picard, au « charisme » éclatant, même si très différent de celui son père, parmi les Gumistes, a joué un rôle fédérateur et modérateur essentiel. Le GUMS a eu là un leader qui a marqué la vie de l'association jusqu'à sa disparition, en 1970, veillant au maintien et au renforcement de l'orientation et de l'identité qui firent l'originalité du GUMS dans le monde de la montagne <sup>43</sup>. L'une se souvient de lui en disant qu'il était « calme et sûr », tandis que, pour un autre, Étienne, que tout le monde appelait Touni, était « le Sage ».



*Étienne Picard et Cyrano de Dominicis, ingénieurs au CEA et compagnons de randonnée à ski pendant les vacances.*

*Étienne Picard, à la ville ou plutôt dans la vie professionnelle.*

**Photo Noémie et Yves Koechlin.**



## Pourquoi le GUMS ?

Si Dauvilliers a immédiatement créé les circulaires du GUHM, au printemps 1948, devenues le *Crampon* dès juillet, c'est certainement parce que la nouvelle association n'aurait pas pu développer les activités en vue desquelles elle venait d'être créée, sans un moyen de communication efficace, rapide et souple entre ses adhérents et vers les autres membres de l'UJRF<sup>44</sup>. L'affichage était aléatoire, le téléphone restait élitare et son fonctionnement plutôt inégal (temps d'attente, encombrement, saturation, pannes). Si des articles plus étoffés firent leur apparition dès 1949, en même temps que le *Crampon* gagnait en pagination - d'abord deux puis quatre, six et huit pages - les circulaires du début contenaient essentiellement trois types d'éléments : des informations pratiques sur les activités à venir (stages de week end à Bleau, stages plus longs d'été, de Noël et Pâques), d'autres sur la vie de l'association (assemblées générales, réunions du comité directeur, fêtes de

<sup>42</sup> Ainsi Jean Raiga avait pris la parole à l'assemblée générale du 17 novembre 1950 pour exprimer sa méfiance à l'égard de l'action du Comité mondial des partisans de la paix et, selon le *Crampon*, « ses critiques adressées à l'URSS, (avaient donné) lieu à une discussion très fournie ». (*Crampon* n° 35, décembre 1950.)

<sup>43</sup> Étienne Picard est décédé à l'Aiguille d'Argentière, le 4 août 1960. La chute d'un alpiniste solitaire a entraîné la mort de plusieurs grimpeurs.

<sup>44</sup> Circulaire n° 7, vers la mi-mai 1948.

retour des stages, devenues les « post-stages » ou « postages », « fête annuelle » du GUMS, rallye du GUMS), et enfin des récits (plutôt que des comptes-rendus) évoquant des stages passés. La précision de ces documents permet de se faire une bonne idée de l'activité du GUHM/GUMS des premières années. Il s'en dégage une image suggestive de ce qui a fait la personnalité de cette association et lui a peut-être permis de durer au point de fêter aujourd'hui ses soixante années d'existence.

La première impression de cet ordre qui s'impose, par exemple dès la lecture de la première circulaire conservée, c'est le souci de la vie collective. On pourrait rétorquer que ce n'est pas étonnant, s'agissant d'une association. Mais le constat va au-delà : le jeune GUMS veut modifier la pratique des sports de montagne dans un sens collectif. D'une activité qui est née d'individus, dans l'individualité et l'individualisme, voire qui se nourrit de la rivalité et la compétition, le GUMS veut faire une activité collective, communautaire, solidaire. Que dit cette circulaire n° 6 destinée à préparer un « Camp au Cuvier Châtillon » pour le week end du 1<sup>er</sup> mai 1949 :

« Avis général :

« 1) Demander à chaque participant s'il a une tente (ou plusieurs) et, s'il peut apporter une corde de rappel, le signaler à Labeyrie.

« 2) Demander à ceux qui sont empêchés de venir s'ils ont du matériel (tentes et cordes) qu'ils consentiraient à prêter.

« 3) Le prix du billet collectif est 164 fr.

« 4) Ceux qui seraient susceptibles d'arriver en retard doivent prévenir au moment de l'inscription.

« 5) Les participants inscrits qui seraient empêchés de venir au dernier moment doivent en prévenir Labeyrie immédiatement afin que leur place puisse profiter à une autre personne. (...)

« 6) Transmets toi-même dans le délais fixé la liste de ceux qui partent que tu auras recueillie à Dauvilliers et Labeyrie afin que nous puissions vérifier que nous n'oublions personne. »

L'idée de « vacances économiques » et celle de « la montagne pour tous » sont constamment présentes. C'est en partie dû au fait que les premiers adhérents se partageaient en deux groupes, d'une part les plus aisés, adossés à des familles qui les aidaient financièrement et qui pratiquaient les sports de montagne comme une activité « naturelle » déjà découverte au sein de leur milieu familial, et d'autre part, de nombreux étudiants plutôt démunis, ne mangeant pas tous les jours à leur faim et devant économiser beaucoup pour payer ne serait-ce qu'un billet de train pour Fontainebleau ; ceux-ci qui découvraient l'escalade, le ski et l'alpinisme au sein du GUMS, étaient particulièrement sensibles à la démarche collective et solidaire constitutive de l'association et, tant qu'ils n'eurent pas de revenus plus substantiels, restèrent fortement attachés à une pratique gumiste de la montagne. Outre la mise en commun du matériel, tentes et cordes, bien sûr, mais aussi chaussures et duvets, pour rendre possible la participation aux activités à moindre frais pour un maximum de jeunes et d'étudiants peu fortunés et, après les stages, la mise en commun des photographies, il y a cette initiative, annoncée dès mai 1948, du lancement d'un emprunt pour organiser les réservations dans les centres sans attendre que les futurs stagiaires avancent les sommes nécessaires<sup>45</sup>. Dès le *Crampon* n° 26, l'annonce selon laquelle « le GUHM se motorise » permet d'apprendre que deux automobiles, « la voiture Pagès » et « la voiture Picard » permettaient déjà d'emmener dix et huit Gumistes vers les blocs de Chamaranche, l'un des circuits de Bleau appelé à prendre dans la vie du GUMS une place de choix<sup>46</sup>. De même, on affrétait un camion bâché à ridelles pour emmener tout le monde en week end aux falaises du Saussois.

Enfin, il paraît bien établi dès les premiers temps que le GUMS avait vocation à accueillir tous les partants, y compris ceux qui ne s'intéressaient qu'au ski en station, voire persisteront dans cette voie, et même celles et ceux qui partent en montagne pour « coincer la bulle », comme l'expose une fois *Le Crampon*.

---

<sup>45</sup> « Prêtez, pour la constitution d'un camp de montagne pour les étudiants », Circulaire n° 8, vers la fin mai 1948.

<sup>46</sup> À la fin des années 1960 encore, lorsque le GUMS affrétait un autocar pour un week end d'escalade en Bourgogne, ceux qui choisissaient de s'y rendre avec leur voiture payaient leur place dans le car, selon le souvenir de Bernard Lesigne.



La place prise dans le *Crampon*, au cours de l'année 1948, par le développement de la campagne de l'UJRF



Au second plan, le camion collectif,  
photo Jeanine Bourduche.



Camping à Ailefroide, en 1952,  
la 4CV d'Étienne Picard. De g. à dte : Étienne Picard, Annie  
Santenac et sa nièce de 18 mois, orpheline de Gilberte  
Blanc, Robert Pohnu, Marc Lepeut, Jacqueline Hadamard.  
Photo Georges Polian.

sur le « Collectif SNCF à 50% » témoigne aussi de cette orientation « solidaire », naturellement assumée comme en témoignent les multiples occasions de traits d'humour, d'allusions indirectes, d'annonces sur l'évolution au jour le jour de la question, dans les brèves des différentes livraisons, comme celle-ci, au début du récit d'une sortie à Bleau : « Sortie sans histoire, non ! Billet collectif difficile à remplir et cher. Il faudra bien que les pouvoirs publics reconnaissent la légitimité du collectif à 50% pour 5 personnes<sup>47</sup>. » Le 15 décembre 1948 *Avant-Garde* titrait : « "Nous aurons nos 50% de réduction sur les transports", nous déclare le délégué des étudiants au conseil de la faculté des sciences de Paris, Ostrowieski<sup>48</sup>. » Dans le numéro du 22 décembre on lisait : « Par la faute de M. Queuille [président du Conseil socialiste], je ne peux pas aller aux sports d'hiver. Luttons pour que le ski soit à la portée de tous ! ». Finalement, Étienne Picard proposa que les Gumistes organisent « de courtes manifestations dans les gares, le dimanche soir<sup>49</sup>. » Ce qui fut fait<sup>50</sup>.

<sup>47</sup> *Crampon* n° 15, 21 juillet 1948. La revendication de la création d'un billet de transport collectif (pour les groupes de 5 et plus) à 50% de réduction « comme avant 1939 » était d'autant plus vivement approuvée que les prix des billets de la SNCF ne cessaient d'augmenter, en raison de l'inflation. Les sportifs, se rendant à des compétitions, eurent satisfaction mais les membres des associations de plein air ne bénéficièrent pas de la réduction.

<sup>48</sup> Ostrowieski était par ailleurs un membre actif du GUMS, peut-être dès les débuts, selon le témoignage de Robert Pohnu.

<sup>49</sup> *Crampon* n° 22, mars 1949.

<sup>50</sup> La revue du Groupe de Bleau, *Le Bleausard* (voir plus loin), évoquait cette mobilisation mais, faute de s'y associer n'osait pas la dénoncer. Tout juste ironisait-elle avant de surenchérir, par dérision : « Toujours la SNCF : Un certain nombre de campeurs a manifesté le samedi 22 avril devant la gare Saint-Lazare aux cris de « Collectifs 50% ». Une dizaine d'entre eux ont été transportés gratuitement en car jusqu'au poste de police le plus proche. C'était le premier pas vers les 100% par groupe de 10 que nous réclamons depuis longtemps. » (*Le Bleausard*, n° 41, janvier-juillet 1950, p. 17.)



La première année du GUHM, entre Pâques et l'hiver 1948, fut dominée par l'organisation des « camps de week end » à Fontainebleau, le plus souvent au Cuvier-Châtillon, y compris pendant tout l'été, et par la préparation des stages en montagne, ceux de l'été, avec au programme « école d'escalade, école de glace, randonnées en moyenne montagne, courses en haute montagne », et ceux de l'hiver. Trois centres accueillirent les stagiaires d'été : Les centres UNCM du Lauzet (Briançonnais) et du Champel (vallée de Chamonix) au début de juillet, et l'auberge de jeunesse du Bez (Briançonnais) la seconde quinzaine d'août. S'y ajouta bientôt un projet de stage dans les Dolomites proposé par la jeunesse communiste italienne. Quant au stage d'hiver, d'abord prévu au Moulin Baron (Briançonnais), il fut finalement déplacé et éclaté en trois lieux offrant quelques-uns des rares « monte-pentes » mécaniques de l'époque : Saint-Sorlin d'Arves, le Bez et Villeneuve-la-Salle, soit 54 places au total. Devant l'affluence des demandes, un stage fut même envisagé à Kitzbühel (annulé pour cause de tarifs de transport prohibitifs). Lors de l'assemblée générale de février 1949, le



La Caroline de Tiapa, une Renault Vivastella achetée à André Pagès pour le transport collectif. On reconnaît, à gauche Roger Dajoz, Tiapa assis au centre, Monique Selle à droite. **Photo Annie Clavel.**

bureau dressait dans le *Crampon*, un bilan de cette activité d'une année à peine : une trentaine de camps de week end, douze stages de ski et cinq d'alpinisme dont deux à l'étranger<sup>51</sup>. Le même numéro du *Crampon* annonçait, dans un même élan, deux destinations de week end de ski pour mardi gras et un stage Chamonix-Zermatt pour Pâques (ensuite remplacé par un Briançon-Chamonix, toujours pour des questions de coûts de transport). S'y ajouta bientôt un raid en Oisans, effectivement réalisé.

Les rassemblements à Bleau étaient organisés sur le week-end. On se rendait à la gare de Bois-le-Roi en train, le samedi soir, certains rejoignaient le dimanche matin (quelques-uns en vélo et, bientôt, avec les premières voitures collectives, « la Picard », « la Pagès » devenue « la Caroline » de Tiapa Langevin), le bivouac-camping avait lieu, souvent, à la grotte de la Bataille, le *Crampon* transmettait les indications sur l'itinéraire, balisé au préalable, à suivre dans la forêt et, à partir de l'été 1950, entama la publication d'une série de croquis permettant l'accès aux différents sites d'escalade.

37 - 8

SORTIES

CAMPING

ESCALADE

Le 4 Mars : Lendemain de la fête.

Le 11 Mars : LE CUVIER  
Responsable : E. PICARD  
-rendez-vous 18h. Perma

Le 18 Mars : FRANCHARD  
Responsable : Monique SELLE.  
-rendez-vous 18h. Perma

VENEZ NOMBREUX A NOS SORTIES.

CAROLINE va bien. Profitez-en.

Extrait du *Crampon* n° 37, de février 1951.

<sup>51</sup> *Crampon* n° 21, février 1949.

Dès novembre 1948, Labeyrie signalait, dans le *Crampon*, l'existence des tout premiers « circuits » d'escalade :

« Au Nord de la forêt de Fontainebleau, dans les rochers du Cuvier-Châtillon, se trouve le massif du Rempart. Là, des grimpeurs ont tracé deux curieux parcours : le rouge et le jaune. Au moyen de petites flèches discrètement peintes sur le grès, ces parcours vous emmènent de rocher en rocher, en choisissant les passages les plus difficiles. Le jeu consiste à suivre fidèlement ces flèches sans jamais poser le pied par terre, moyennant quoi, une honorable cordée de 3 Parisiens, par exemple, mettra deux bonnes heures à parcourir le "rouge" (...). Le "rouge" dans le langage des techniciens, ne comporte pourtant que quelques passages de "3" mais ce qui en fait l'intérêt, c'est la succession ininterrompue des efforts qui sont demandés au grimpeur. Par là, ce parcours est un excellent test d'entraînement avant de partir en montagne.<sup>52</sup> »

On y allait pour grimper sur les blocs, certes, mais aussi pour « rester longtemps ensemble<sup>53</sup> » : cuisine et repas collectifs, discussions « politiques », rituel de la veillée au feu de bois et des chants, nuits au bivouac et retour groupé dans le train du dimanche soir avant de finir la soirée et le week-end au « Chinois » qui offrait des pâtes, pour un prix modique, aux longues tablées de Gumistes affamés par les heures passées au plein air. Notons ce rappel, dans une circulaire : « N'oubliez pas : ½ ration de sucre et de café, tickets de pain », qui nous remet en mémoire, ou nous apprend, que trois ans après la fin de la guerre, le rationnement alimentaire était encore en place<sup>54</sup>. Ce tableau ne serait pas complet s'il ne signalait pas la place qu'occupèrent au sein de cette vie collective la mère des frères Lepeut, Tacui, ou Geneviève Lutaud, toutes deux ne pratiquant aucune des activités sportives proposées par l'association mais constamment présentes et en charge entre autre d'assurer la restauration collective.

En ce temps où toute la vie universitaire parisienne était concentrée dans le V<sup>e</sup> arrondissement, le GUMS vivait autant de ces sorties à Bleau ou des stages en montagne que des liens d'amitiés entretenus tout au long de la semaine, pendant l'année universitaire, au cœur du Quartier Latin. Le *Crampon* se faisait l'écho d'activités festives qui allaient devenir une marque identitaire du GUMS : une soirée chez Sylvie Descomps le 9 juillet 1948, une « Fête du GUHM juste avant Noël » (le 11 décembre 1948) qui deviendra ensuite la « Fête annuelle », l'assemblée générale de février 1949 avec une « partie récréative » composée d'un film d'expédition polaire et avec la participation de Maurice Baquet (artiste de music hall, violoncelliste, ancien athlète de haut niveau et alpiniste réputé, personnalité engagée, membre du GHM, de la direction de la FSGT depuis 1937 et alors directeur adjoint de l'Institut national des sports).

Dans le contexte de militantisme et d'enthousiasme idéologique de l'époque, ces assemblées générales duraient le samedi entier, de 9 ou 10h du matin à 22 ou 23h, et elles se prolongeaient souvent le dimanche ! Les empoignades sur telle ou telle question abordée dans le rapport d'activité pouvaient se développer en longues controverses où les meilleurs dialecticiens et les orateurs les plus talentueux rivalisaient jusqu'à épuisement. Elles avaient lieu rituellement au « patronage laïque » du 15<sup>e</sup> arrondissement, plus ou moins bien chauffé mais où l'ambiance était chaleureuse. Quant au premier « rallye » du GUMS, il eut lieu le 14 mai 1950, à Chamarande<sup>55</sup>. Dix huit cordées de trois concouraient pour un classement technique : maniement de la corde, assurance, style, chronométrage, rappel. Les résultats furent proclamés dans le train de retour, avant d'entrer en gare d'Austerlitz. Le second rallye eut lieu le 19 mai 1951, toujours à Chamarande<sup>56</sup>. D'une manière plus générale, ces premières années de la vie du GUMS ont été marquée par une propension des Gumistes à vivre ensemble tout le temps :

---

<sup>52</sup> *Crampon*, n° 18, 4 novembre 1948. Labeyrie évoquait sans doute les premiers circuits tracés en 1947, au Cuvier-Châtillon, par Fred Bernick, un membre de la rédaction du *Bleausard*.

<sup>53</sup> *Crampon* spécial 50<sup>e</sup> anniversaire, 1998, déjà cité.

<sup>54</sup> Circulaire n° 13, 9 juillet 1948.

<sup>55</sup> *Crampon* n° 31, mai 1950.

<sup>56</sup> *Crampon* n°s 39 et 40, avril et juin 1951.



« L'année 1950, se souvient Calame, on se voyait pratiquement tous les jours. Le rendez-vous du GUMS était place Saint-Michel, à partir de 18 heures. On arrivait et on se décidait pour le cinoche, le Chinois ou on allait chez l'un chez l'autre. Cette année-là, on a fait le 14 juillet, on faisait toutes les manif, on allait aux trucs de l'UJRF. Et il y avait les week-end à Bleau, en plus<sup>57</sup>. »



*Une assemblée générale du GUMS, vers 1950-52. Au centre, Jean Tou (Tourancheau) et Marc Lepeut président la réunion. A droite, au premier plan, Claude Orlianges et Simone Messier, devenue ensuite son épouse. Photos Tiapa Langevin et Yves Wesoluch.*

En rédigeant les statuts, les « pontifes » du GUHM, comme les nomme, par dérision, une livraison du *Crampon*<sup>58</sup>, donnèrent une forte coloration politique à la nouvelle association. L'article premier précisait que le groupe était « affilié à la Fédération de la Seine de l'Union de la Jeunesse Républicaine de France », qu'il était « soumis à son contrôle, ladite affiliation étant une condition nécessaire à la présente association ». On ne pouvait affirmer plus clairement le caractère second du GUHM/GUMS et de ses activités par rapport à l'existence de l'UJRF et à ses objectifs politiques<sup>59</sup>. Le GUMS était donc une petite portion de l'immense système d'organisations de masse de tous types développées et contrôlées par le PCF dans la France de l'après-guerre dans la perspective, semblait-il en bonne voie, de la conquête de l'hégémonie au sein de la société, prélude, peut-être, à la prise du pouvoir.

Les rédacteurs des statuts prirent soin, dans un article 2 intitulé « Objet - moyens », resté en vigueur jusqu'en 2004, de décliner ces objectifs en fonction du secteur d'activité propre au GUHM/GUMS, « la montagne » :

« Le groupe se propose :

« 1°) D'organiser pour les lycéens, étudiants, jeunes universitaires et jeunes chercheurs, des camps de vacances en haute montagne, des écoles de ski et d'escalade, des conférences et des séances culturelles ayant pour but de faire connaître et aimer la montagne, école de virilité, d'audace, d'altruisme et de volonté.

« 2°) De faire régner dans son sein l'esprit de l'Union de la Jeunesse Républicaine de France, de développer parmi ses adhérents l'amour de la République, de la démocratie et de la laïcité.

« 3°) Étudier la situation de l'alpinisme universitaire, défendre les revendications des jeunes alpinistes universitaires.

<sup>57</sup> Entretien avec Jeanine Bourduche, le 29 août 2008.

<sup>58</sup> « Réunion des pontifes du GUHM (...) chez Michel Lazare. Ordre du jour : notamment statut du GUHM. » (Circulaire n° 8, vers le 25 mai 1948.)

<sup>59</sup> Les premières circulaires portent d'ailleurs en en-tête le sigle et la dénomination de l'UJRF avant ceux du GUHM.



« 4°) Le groupe se propose enfin d'assurer chaque fois qu'il pourra y être appelé les activités du service civique notamment dans le domaine de la montagne<sup>60</sup>. »

La montagne « école de virilité, d'audace, d'altruisme et de volonté », voilà une formulation qui était assénée comme une évidence ne souffrant aucune discussion. La collection du *Crampon* montre qu'il n'en était rien, de nombreux auteurs d'articles reviendront au fil des livraisons, nous le verrons plus loin, sur leurs définitions de la montagne, de la pratique de la montagne, des pratiques sportives en montagne, les confrontant explicitement à d'autres, supposées être en vogue ailleurs (au sein de la Fédération française de la montagne – à la FFM, au Club alpin ou au GDB, le Groupe de Bleau, dont les membres étaient les rédacteurs, depuis février 1945, d'un bulletin ronéotypé, *Le Bleausard*<sup>61</sup>, par exemple ?), ou poursuivant, implicitement et plus ou moins à fleurets mouchetés, des débats internes au GUMS. Notons, dès à présent, que l'importante assemblée générale de décembre 1956, reformulera l'article 2 et les buts du GUMS furent désormais « de faire connaître et aimer la montagne, école d'audace, d'altruisme, de volonté et d'énergie.<sup>62</sup> » La reformulation, pour discrète qu'elle fût, n'en était pas moins explicite.

Cet article des statuts définissait donc le public visé par l'association : la jeunesse, dans trois de ses composantes, lycéenne, étudiante et jeunes enseignants ou chercheurs en début de carrière, et en toute mixité. Curieusement, l'UJRF cautionnait donc la création d'une organisation qui segmentait « la jeunesse » et excluait la jeunesse ouvrière ou paysanne. Peut-être faut-il voir dans cette structure peu orthodoxe du point de vue de l'unité de la classe d'âge, de ses aspirations et de ses pratiques, le reflet d'une réalité d'époque : la jeunesse n'avait alors pas d'unité ; quand il entrait dans la vie active, le jeune quittait « la jeunesse » pour devenir ouvrier ou paysan, puis, avec les années et à mesure que la prolongation de la scolarité s'est généralisée, la « jeunesse » a fini par se définir de plus en plus comme jeunesse scolarisée. En tous cas, au sein de l'UJRF les jeunes étaient mêlés, au sein du GUHM ils ne le seraient pas, sauf exceptions individuelles - et il y en eut dès le début. Plus encore, le GUHM, ouvert aux universitaires et chercheurs scientifiques, pouvait réunir tous ceux que ses activités intéressaient, sans limite d'âge réelle ; c'est ce qui s'est passé, a fortiori dès lors que le GUMS ne fut plus affilié à une organisation de jeunes, en 1957. Au total, la création du GUHM rendait compte d'évolutions, alors tout juste esquissées, au sein de la société, avec la montée en puissance quantitative, en autonomie et en identité du monde universitaire, étudiants et enseignants, chercheurs et autres professions scientifiques - ingénieurs, médecins - mêlés. Le développement du syndicalisme enseignant, étudiant, chercheur, reflétera d'une autre manière cette émergence.

Quant à la mixité, elle ne fut pas sans problème. L'UJRF a en effet rassemblé filles et garçons pendant les années 1945 à 1949, tandis que l'Union des jeunes filles de France vivait de son côté. Mais, en 1949, le regroupement des filles en son sein fut décidé, avec grande pression sur les militant(e)s parfois hostiles à cette remise en cause de la mixité (et grand débat métaphysique à la clé, sur le sexe des anges : il fallait, pour éviter la domination masculine et afin que s'expriment leurs aspirations spécifiques que les filles soient entre elles)<sup>63</sup>. Quant au GUMS, né en milieu étudiant où la mixité était une évidence, il ne semble pas avoir subi les contrecoups de cette transformation au sein de l'UJRF : la mixité continua.

Ensuite, l'article 2 donnait la première place à la notion de « vacances », fussent-elles en « haute montagne ». C'était aussi là une des nouveautés de l'époque. Bien des témoins de ces années-là ne soulignent-ils pas que ce furent, avec le GUMS, leur « premières vacances ». Il n'en avaient pas eu pendant l'Occupation et la guerre et, trop jeunes, ils n'avaient pas connu les premiers congés payés

---

<sup>60</sup> Le service civique avait été créé par une loi du 18 janvier 1941. Pendant l'année de la Libération (1944-1945), il avait été réactivé dans le sens d'une préparation militaire pour incorporer des jeunes Français dans les forces combattantes et semblait devoir perdurer comme forme de préparation civique. Ce point des statuts ne semble pas avoir débouché sur des actions pratiques sinon la participation du GUMS, depuis 1948, à l'organisation et au déroulement des Journées nationales de Plein Air (JNPA) : sauvegarder, entretenir, ouvrir l'accès des lieux naturels, par exemple entretenir les zones d'escalade à Fontainebleau et en particulier les circuits eux-mêmes. Voir Alice Travers, *Politique et réglementations de la montagne sous Vichy, La montagne éducative 1940-1944*, Paris, L'Harmattan, 2001.

<sup>61</sup> Le Groupe de Bleau existait avant la guerre. Le principal animateur du *Bleausard*, auquel il imprima son tempérament, ironique, sarcastique et décapant, fut Roland Truffaut (O. Hoibian, *ouvr. cité*, p. 278).

<sup>62</sup> *Crampon*, n° 88, mars 1957.

<sup>63</sup> Ondine Elmreich se souvient que, comme responsable de cercle étudiant elle devait siéger à une tribune de l'UJRF mais que, étant une fille elle ne pouvait pas apparaître et fut donc écartée. On l'envoya vendre l'*Avant-Garde*...

du Front populaire ; ils entraînent, avec leurs tentes canadiennes, leurs sacs à dos à armatures en métal, leurs équipements récupérés aux « stocks américains », dans un après-guerre où les vacances allaient prendre de plus en plus de place, symbole de l'accès aux loisirs, à la consommation, aux anciens privilèges des oisifs de la bourgeoisie. Ils les revendiquaient<sup>64</sup>. Quant à « aimer la montagne », comment pouvait-on en éprouver l'envie si, même, on n'avait jamais connu la montagne ? Les habitants des montagnes aiment la montagne parce qu'elle est leur pays, leur patrie et ne connaissent, bien souvent, qu'elle. Jusque-là les jeunes parisiens aimaient, plutôt que la montagne, le pays ou la patrie de leurs aïeux d'avant l'exode rural et c'est vers cette patrie perdue, que ce fut la campagne, la mer ou... la montagne, qu'ils se tournaient pour aller y passer leurs vacances, à la rencontre des cousins qui y vivaient encore ou qui, comme eux, y retournaient le temps d'un été.

« L'amour de la montagne » n'avait aucune place dans ce schéma. Il est né d'une autre histoire, d'une évolution culturelle qu'il est impossible de reprendre ici en détail : c'est l'histoire, commencée au XIX<sup>e</sup> siècle, de la villégiature aristocratique - mer ou montagne - et de l'excursionnisme cultivé, connectés ensuite avec l'hygiénisme, la mode du plein air, du retour à la nature et même du naturisme. Ainsi naquirent des pratiques sportives nouvelles, leur technicisation se développa avec sa corollaire, la recherche de la performance et l'émergence du sport de compétition. Parallèlement, on y vit la redécouverte de « l'esprit sain dans un corps sain » et le « moyen de produire une génération saine et intelligente<sup>65</sup> ». Ce processus débouchant finalement sur l'invention de l'alpinisme dès le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>66</sup>.

Dans le premier demi-siècle, ces évolutions avaient eu cours essentiellement au sein de fractions des élites, engagées dans des processus de « distinction » fondés sur l'accumulation d'un capital culturel plutôt qu'économique ou politique et revendiquant un style de vie moderniste et des formes de sociabilité renouvelées<sup>67</sup>. C'était singulièrement le cas d'individus appartenant à des secteurs des classes moyennes, en partie issues de la méritocratie scolaire, en rupture avec les modes de pensée conservateurs, revendiquant leur existence sociale et une identité propre - par exemple avec la création, en 1920, de la Confédération des travailleurs intellectuels, sorte de confédération syndicale regroupant des ingénieurs, des médecins, des universitaires. C'est souvent là qu'on trouva les premières phalanges « d'amoureux de la montagne » et d'alpinistes.

L'incorporation dans les statuts du GUHM/GUMS de l'objectif de « faire aimer la montagne, école de virilité, d'audace, d'altruisme et de volonté » marquait donc le début d'une appropriation par de nouveaux secteurs de la société d'une culture et des formes de sociabilité nées une à deux générations auparavant dans les minorités limitées des élites de la République et devenues constitutives de leur identité. Il s'agissait en 1948, en ces temps de recomposition en profondeur de la société et de démocratisation tous azimuts, après les ruptures et les traumatismes provoqués d'abord par la guerre et la défaite puis par l'établissement du régime de Vichy et d'un fascisme à la française, de démocratiser ces pratiques culturelles, d'ouvrir « à tous » une montagne auparavant réservée à une élite d'initiés sans, semblait-il, modifier les définitions déjà établies de ces pratiques et de cette montagne. Mais en fait, l'idée même de « la montagne pour tous », de démocratisation de l'alpinisme ou d'alpinisme de masse était en soi porteuse d'une révolution culturelle.

---

<sup>64</sup> On retrouve cette tendance dans la multiplication, alors, des organisations de masse et des publications vouées aux vacances, aux loisirs de plein air, aux sports de plein air. Voir, par exemple, *Camping-Plein Air*, revue proche de la fédération des Auberges de jeunesse, dirigée par l'éditeur Jean Susse, venu du Sillon de Marc Sangnier. Celui-ci publiera les ouvrages de Jean Vernet ou de Raymond Leininger. Voir aussi *Sport et Plein Air*, la revue du sport travailliste (de la FSGT, Fédération sportive et gymnique du travail) datant des années 1930. Voir encore la revue *Tourisme et Travail* et l'association du même nom.

<sup>65</sup> Georges Casella, *Le sport et l'avenir*, Paris, A. Z. Mathot, 1910, p. 365, cité par Olivier Hoibian, dans *Les Alpinistes en France, 1870-1950, une histoire culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 96.

<sup>66</sup> O. Hoibian, *ouvr. cité*. Voir la bibliographie complète sur l'histoire de l'alpinisme en fin de cet ouvrage.

<sup>67</sup> Selon Bourdieu, pour être reconnus dans un champ social spécifique, les agents doivent s'ajuster entre la distinction et la conformité. Ainsi, avoir du style, c'est suivre la mode tout en s'en détachant par quelques touches personnelles, en particulier en jouant sur le capital culturel, plus facile à acquérir que le capital social ou économique. (Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, éd. Minuit, 1979)

## Héritages et filiations

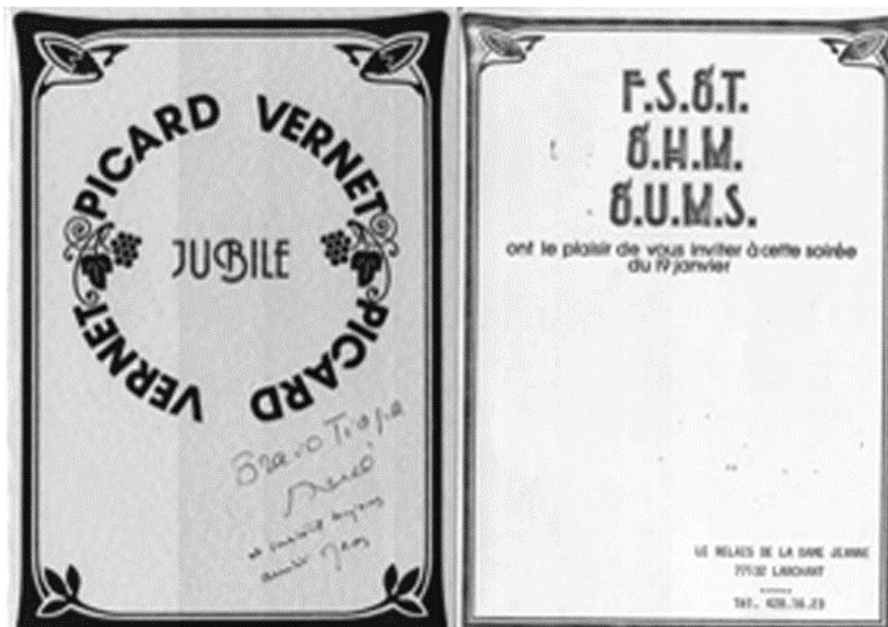
En rédigeant dans cette forme l'article 2, les fondateurs du GUHM/GUMS s'inscrivaient dans une filiation qui, pour n'être pas affirmée explicitement dans les pages du *Crampon*, paraît rétrospectivement omniprésente<sup>68</sup>.

En décidant d'appeler leur association le GUHM, les jeunes membres de l'UJRF, que ce fût volontairement ou de manière dans un premier temps innocente, jouaient incontestablement avec le nom et avec l'histoire d'une autre association qui avait déjà bien marqué l'histoire des pratiques

sportives de montagne en France, le GHM, le Groupe de haute montagne. D'ailleurs, les rédacteurs du *Bleausard* ne s'y trompèrent pas en annonçant ainsi la nouvelle : « Un groupe concurrent du GHM. Nous venons d'apprendre de source généralement bien informée, l'existence du GUHM. Renseignements pris, il s'agirait du Groupe universitaire de haute montagne. Que vont penser les tenants de la "cuiller à Lulu"<sup>69</sup> ? »

On dit que la décision de créer le GHM avait été prise, à l'été 1918, par deux grimpeurs, Paul Chevalier et Jacques de Lépiney au cours d'une série d'ascensions réalisées à Chamonix. En mai 1919, accompagnés d'un troisième, Paul Job, professeur à la faculté des sciences de Paris, ils annonçaient la création, au sein du Club alpin français, d'un groupe « destiné à réunir les alpinistes pratiquant le sport alpin en haute montagne et en montagne difficile, avec ou sans guide<sup>70</sup>. » Pendant l'entre-deux-guerres, la nouvelle génération de l'élite des grimpeurs, réunie dans le GHM tenta d'imposer aux « vieux » (plus ou moins vieux) qui régentaient le CAF<sup>71</sup>, non sans de nombreuses crises et rebondissements, les règles d'un alpinisme sportif de plus en plus ambitieux (devenu plusieurs décennies plus tard l'alpinisme classique, « jeu ardent et dangereux des derniers chevaliers de l'Aventure », selon Pierre Allain<sup>72</sup>) s'éloignant de l'excursionnisme cultivé, élitaire et bourgeois, proche de celui qui prévalait au Touring Club et qui avait dominé jusque-là.

Nouvelle époque, génération nouvelle, nouveaux objectifs et nouvelles pratiques, quel rapport la naissance du GUHM pouvait-elle avoir à voir avec cette histoire datant d'une autre guerre ? Il y avait, dans l'entourage des créateurs du GUHM/GUMS plusieurs membres du GHM d'avant-guerre : si certains dirigeants du GHM s'étaient retrouvés à Vichy, y compris à des fonctions



Invitation à la soirée de Jubilé de René Picard et Jean Vernet, organisée conjointement par la FSGT, le GHM et le GUMS. Exemple dédicacé de Tiapa Langevin.

<sup>68</sup> Pour resituer cette question dans le cadre plus large de l'histoire de l'alpinisme et des organisations d'alpinisme, en France, voir Olivier Hoibian, *Les Alpinistes en France de 1870 à 1950, une histoire culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2000. Il s'agit d'un livre qui intéressera ceux qui suivent l'évolution des mentalités vis à vis de l'alpinisme, d'abord "excursionnisme distingué" pour les notables et la bourgeoisie éclairée des années d'avant-guerre, sport d'élite pour les "dissidents" du GHM ou sport à diffuser auprès du plus grand nombre pour d'autres, comme à l'UNCM des années d'après la Libération et, bien sûr, au GUMS.

<sup>69</sup> *Le Bleausard*, n°39, avril 1949. La même livraison annonce sur le ton de la chronique mondaine l'inauguration de la boutique d'articles de sports de montagne que Raymond et Nicole Leininger ouvraient à Paris. L'allusion à la « cuiller à Lulu » fait référence à l'autorité ainsi déifiée de « l'homme fort » du milieu montagnard, président du GHM, président du CAF et président de la FFM, entre autre : Lucien Devies.

<sup>70</sup> « Chronique du Club alpin français », *La Montagne*, juin 1919, p. 128, cité par O. Hoibian, *ouvr. cité*, p.134.

<sup>71</sup> Jean Vernet parlait des « vieux alpinistes (du CAF) qui form(ai)ent un bastion pour défendre leurs prérogatives. » (O. Holbian, *ouvr. cité*, p. 228)

<sup>72</sup> Pierre Allain, *Alpinisme et compétition*, Paris, Arthaud, 1987, p. 13 (première édition : 1948).



ministérielles, d'autres avaient pris une part active à la Résistance, en particulier quelques-uns étaient communistes ou proches du PCF depuis l'avant-guerre et c'est eux qui se trouvèrent en relation avec les premiers membres du GUHM. Il s'agissait essentiellement de René Picard et Jean Vernet, de Raymond Leininger et du guide Albert Tobey. À des degrés divers, ceux-ci devinrent des conseillers techniques pour organiser et encadrer les activités sportives du GUMS naissant, les Leininger devenant même membres du comité directeur du GUMS, dès 1949<sup>73</sup>. C'est ce qui conduisit, par exemple, à l'organisation, par la FSGT, le GHM et le GUMS, d'un « Jubilé » commun pour les cinquante ans d'alpinistes de René Picard et Jean Vernet, au cours duquel Tiapa Langevin qui fut leur compagnon de cordée dans plusieurs premières en montagne, prononça le discours résumant leurs carrières et leurs engagements<sup>74</sup>.

Le Niçois Jean Vernet (1906-1996), né dans une famille bourgeoise et protestante, militant communiste, cinéaste<sup>75</sup> et journaliste<sup>76</sup> dans sa jeunesse, fut aussi un musicien averti et excellent pianiste et un alpiniste de premier plan. Vernet était le portrait de l'« honnête homme » et de l'homme complet du XX<sup>e</sup> siècle. En montagne, avec son jeune frère Georges, il sillonna avant-guerre les vallées et les sommets des Alpes provençales jusqu'à l'Oisans, c'est d'ailleurs ainsi, en parcourant plus de 100 km en trois jours sans redescendre, qu'il échappa, pendant l'Occupation, aux recherches des polices de Vichy. Il ouvrit une trentaine de voies, en particulier dans l'Oisans, avec entre autres son frère Georges, alpiniste et membre du GHM comme lui (depuis 1925), et il devint « le » géologue-alpiniste de l'Oisans. En 1934, il ouvrait, avec Raymond Leininger et Pierre Allain, une première voie dans la face sud de la Meije. La même année il créait, à Nice, le club « Ski et Montagne » de la FSGT. En 1935, il fut candidat aux élections municipales sur la liste du PCF. Arrêté au début de 1941, peu après sa démobilisation, comme résistant communiste, libéré puis repris et enfermé à la centrale d'Eysses, il participa, en février 1944, avec son frère Georges, mais aussi avec Georges Charpak qui y était aussi détenu, au soulèvement de cette prison avant d'être ensemble déportés à Dachau, d'où son frère ne revint pas. Jean Vernet fut, à la Libération, responsable du journal communiste *La Marseillaise*. Affaibli par la déportation, il réussit néanmoins à revenir au plus haut niveau et réalisa encore de grandes premières, par exemple en 1955 avec Tiapa Langevin, à l'Ailefroide Orientale<sup>77</sup>. Il était, dès 1937, membre de la commission montagne de la FSGT où il retrouva, dans les années cinquante, Lionel Terray, Robert Paragot et Tiapa Langevin : « Ma dette envers la FSGT est sans prix », écrivait-il dans ses mémoires d'escalade<sup>78</sup>. Géologue passionné et autodidacte, Jean Vernet passa des diplômes après son retour de déportation qui lui permirent d'entrer au CNRS. Il est devenu un des principaux explorateurs et spécialistes de l'Oisans et a contribué à la réalisation de la plupart des feuilles de la carte géologique des Alpes du Sud<sup>79</sup>. Séjournant chaque été à Ailefroide, à l'hôtel Engilberge, Jean Vernet a participé à plusieurs stages du GUMS, à partir de 1953, et a ouvert des voies dans l'Oisans jusqu'à plus de 75 ans.

---

<sup>73</sup> Parmi les membres du GHM qui furent proches de membres du GUMS, citons aussi Lionel Terray qui animait la commission Montagne de la FSGT, avec entre autre Jean Vernet, Pierre Allain et Jean Franco, le premier directeur de l'ENSA, à Chamonix qui, auparavant, avait succédé à Raymond Leininger comme directeur technique de l'UNCM.

<sup>74</sup> Il y a une voie Picard-Vernet aux Bans (face sud-est), voie qu'ils ont ouverte en 1938. Tiapa évoque la première ascension de la face sud des Trois Dents du Pelvoux qu'il firent encore ensemble et avec lui, en 1959.

<sup>75</sup> Selon Tiapa Langevin, Jean Vernet, décidé à faire un film sur la barre des Écrins en compagnie de ses amis guides à Ailefroide, Pierre Engilberge et Jean Giraud, recherchait un point de vue favorable pour des prises de vues de l'ensemble du Glacier Blanc. Ayant commencé à gravir une arête en direction d'un point coté 3203 m, non nommé sur les cartes, ils ouvrirent finalement la voie jusqu'au sommet qu'ils baptisèrent Pointe des Cinéastes.

<sup>76</sup> Candidat aux élections municipales, à Nice, en 1935, « il rédigea, de 1936 à 1939, dans l'hebdomadaire *Le Cri des travailleurs*, de nombreux articles concernant le tourisme et les sports d'hiver. » (Jean Maitron, notice sur Jean Vernet, in Jean Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Éditions ouvrières. Voir aussi Virgile Barel, *Cinquante années de luttes*, Paris, Éditions sociales, 1966, p. 98.) Données biographiques aussi extraites du discours de Tiapa Langevin lors du « Jubilé » de Jean Vernet et articles d'hommage dans *Le Patriote-Côte d'Azur*, 2 et 9 août 1996. Ce journal de la fédération du PCF des Alpes-Maritimes publiait une photographie de Jean Vernet accompagnée de cette légende : « Debout au sommet du Gelas, il fait signer une pétition contre les essais nucléaires. »

<sup>77</sup> Jean Vernet, *Nos amis les cimes, Récits de montagne*, Nice, éd Serre, 1987, p. 201-208 (1<sup>ère</sup> édition : *Nos amis les cimes, Récits d'escalade dans les Alpes*, Paris, éd J. Susse, 1948).

<sup>78</sup> J. Vernet, *ouvr. cité*, p. 212.

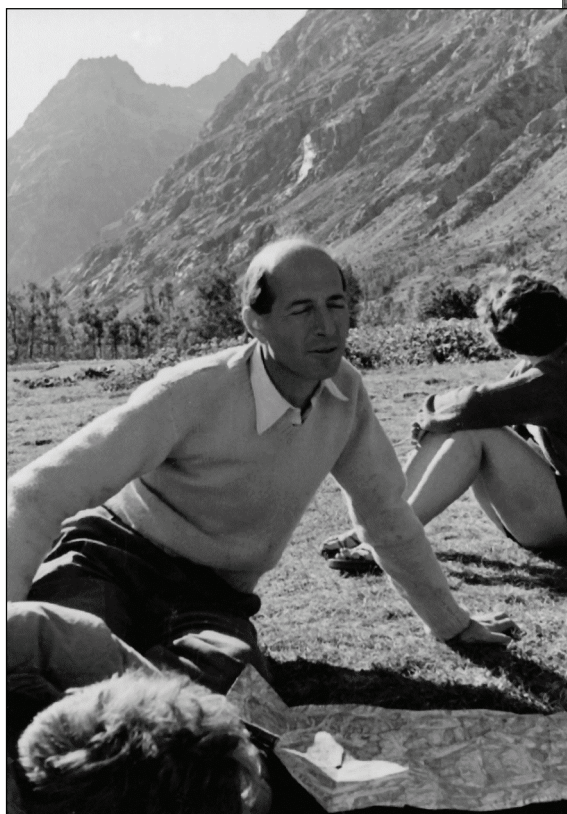
<sup>79</sup> « Jean Vernet 1904-1996 » par Michel Dufranc, Jean Féran, Simone et Claude Lippmann, *La Montagne et Alpinisme*, n° 187, 1/1997, p. 50 et 51, et « Jean Vernet, géologue cartographe du massif des Écrins », par A. Pécher, J. Debelmas et J.-C. Barféty, *La Montagne et Alpinisme*, 4/1997, n° 190, p. 64.

René Picard (1899-1987), polytechnicien (promotion 1918), ingénieur des Mines, menant des recherches en chimie chez Rhône-Poulenc, dont ses amis se souviennent invariablement qu'il fut un découvreur et un inventeur - par exemple inventeur de l'éponge synthétique, dite la « Spontex » ; et c'est lui aussi qui eut l'idée de mettre du « pof » dans les semelles des chaussures d'escalade pour augmenter l'adhérence et qui convainquit son ami Paragot de lancer une fabrication incluant cette technique. Entré au GHM en 1927, il en fut un des animateurs dans l'entre-deux-guerres. Il se maria avec Cécile Hadamard, la sœur d'un de ses camarades de promotion, Mathieu Hadamard qui devait mourir en 1944 dans les rangs des FFL. Si sa personnalité, son « style », restaient marqués par son appartenance à une génération ancienne et à un milieu social



*Ci-dessus, René Picard à l'arête du Peigne, cliché Alain Picard.*

*Ci-contre, René Picard vers 1950, cliché Tiapa Langevin.*



bourgeois - à côté de ses talents d'alpiniste, c'était aussi un bon cavalier et un joueur de tennis averti - il avait aussi, comme ses amis Jean et Georges Vernet avec lesquels il réalisa de nombreuses ascensions, mais aussi comme les membres de sa belle-famille, les Hadamard, acquis de fortes convictions communistes. Pendant l'occupation, il eut, avec sa femme, juive comme lui, une intense activité de résistant dans les rangs communistes dans la région lyonnaise et dans l'Ardèche, organisa des évasions, des déraillements de trains, entra dans Lyon à la tête d'un bataillon de FTP et, selon Roland Gaucher, combattit pour finir dans les rangs des partisans slovaques, avant de participer à l'occupation de l'Allemagne<sup>80</sup>. Sous

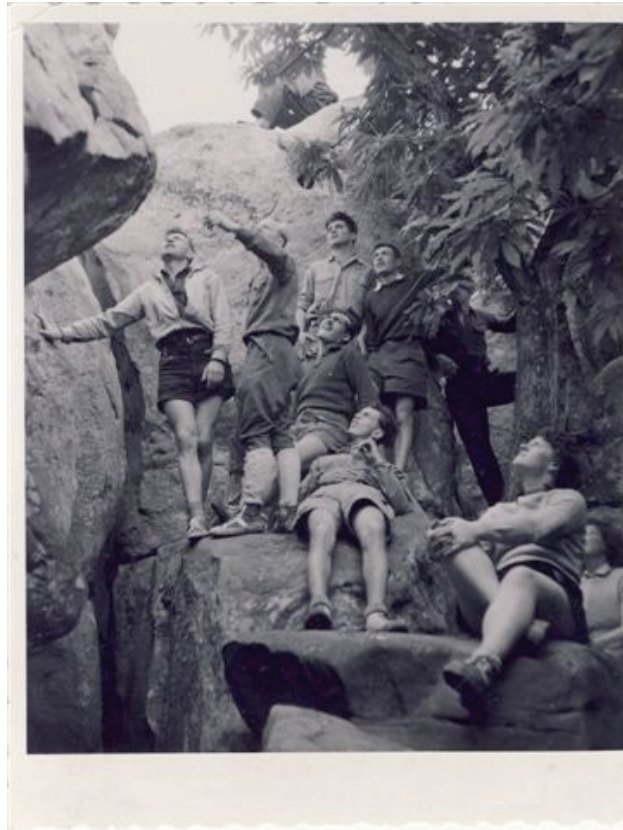
<sup>80</sup> René Picard parlait peu de manière générale et surtout pas de ses activités de résistant. Par ailleurs - rancune politique ou ignorance ? - les revues d'alpinisme n'ont rien publié sur René Picard à sa mort. Voir Jean Maitron et Claude Penneret, Notice sur Jean Braun, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Editions ouvrières. Roland Gaucher, *Histoire secrète du*



l'Occupation, il fut un des fondateurs de l'UCIFC (Union des cadres industriels de la France combattante), une des branches catégorielles du Front national, et en fut le président après la Libération lorsqu'elle était devenue l'UNITEC (l'Union nationale des ingénieurs et techniciens), liée à la CGT<sup>81</sup>. René Picard fut licencié de son poste, à la tête de la direction des recherches de son entreprise, à cause de ses engagements politiques. Il créa alors un bureau d'études, le BERIM, avec Raymond Aubrac, ingénieur des Ponts et Chaussées, un des fondateurs du mouvement Libération, ex-secrétaire général du ministère de la Reconstruction, qu'il avait connu sous l'Occupation par l'



À Fontainebleau, en bas, Georges Charpak et Nicole Leininger, et en haut Rose Picard et Raymond Leininger.



Ici, parmi d'autres Gumistes, Étienne Picard, Photos Jeanine Bourduche.

intermédiaire du docteur Descomps, et deux autres amis comme eux victimes de la « chasse au sorcières » qui visait alors les cadres dirigeants de l'économie et de l'État liés au parti communiste et comme eux à la recherche d'une activité nouvelle : Marcel Weill, polytechnicien communiste (promotion 1919) comme Picard, ex-directeur général de la SNECMA, et Marcel Mosnier, écarté de la direction de Berliet à laquelle il avait été nommé par le commissaire de la République lyonnais, Yves Farge, pour en organiser la nationalisation. Épaulés par la Banque commerciale de l'Europe du Nord et son principal dirigeant, Charles Hilsum, tous quatre se mirent, avec le BERIM, à la disposition des mairies de la banlieue rouge et des gouvernements des démocraties populaires pour tout ce qui concernait la reconstruction. En 1953, ils créèrent une société commerciale, la SORICE, adossée au BERIM, qui fut en particulier en charge du rétablissement des relations commerciales de la France avec la République de Chine populaire<sup>82</sup>.

Pendant ces années-là, René Picard suivit de près les débuts du GUMS dont son fils Étienne était un des animateurs, il en fut même « le parrain », selon le mot de Monique Selle. Selon les

---

*parti communiste français, 1920-1974*, Paris, Albin Michel, 1974. Données biographiques rassemblées à partir du témoignage de sa petite-fille, Dominique Picard, de papiers conservés par la famille Picard, et aussi extraites du discours de Tiapa Langevin lors du « Jubilé » de René Picard.

<sup>81</sup> *Idem*.

<sup>82</sup> Témoignage de Raymond Aubrac, recueilli le 22 septembre 2008, et R. Aubrac, *Où la mémoire s'attarde*, Paris, Odile Jacob, 1996, p. 244-261.



témoignages, René Picard avait en effet une forte personnalité, attractive ou attirante, pour ne pas dire charismatique : « Il était actif par sa simple présence » dit l'un<sup>83</sup>. Très souvent présent à Bleau, aux rendez-vous du GUMS, avec sa femme désormais rivée à un fauteuil roulant, participant à l'encadrement de stages en montagne, il a joué un rôle essentiel dans les premières années du GUMS. Comme il était aussi un mycologue passionné, il a contribué à orienter les premiers Gumistes vers la récolte des champignons.

Jean (†1999) et Raymond Leininger († 2003) furent d'abord des Parisiens Bleausards avant d'aller faire de l'alpinisme dans l'Oisans. Amis de Jean Vernet et de Pierre Allain avec qui Raymond Leininger réalisa la première de la face nord des Drus, en 1935, ils entrèrent alors au GHM à un moment où, à travers ce genre d'« événement », d'« exploit », l'alpinisme, en pleine mutation, devenait un sujet pour la grande presse. Pour le président du GHM, Henry de Ségogne, cette première « montrait que d'extraordinaires talents entretenus par une hygiène et un entraînement strict, servis par l'apport d'un matériel moderne (...), une conception originale, une préparation scientifique, une volonté ferme et réfléchie devaient venir à bout des difficultés<sup>84</sup>. » Un nouvel alpinisme, fait de technique et de compétition, faisait irruption. Nicole et Raymond Leininger firent ensemble de grandes ascensions puis ils partirent, en 1938, pour un « tour du monde à pied et à vélo », signe que, pour eux, l'aventure et l'exploit pouvaient prendre d'autres formes que les défis verticaux :

« Nous débutions tous les deux dans la vie, écrivit ensuite Nicole. Je faisais ma première année de stage au barreau de Paris, Raymond fabriquait et vendait avec son habituel camarade de cordée (allusion probable à Pierre Allain, ndlr) les instruments de l'évasion : tentes, sacs, cordes, piolets... Il y avait environ un an que nous étions mariés ; nos gains réunis étaient juste suffisants pour vivre. Nous étions cependant décidés au départ<sup>85</sup>. »

La guerre les surprit en Afghanistan, au pied des Bouddhas de Bamiyan et, rentrés à Marseille en août 1941, ils entrèrent dans la Résistance. Raymond fut chef de centre Jeunesse et montagne avant de se retrouver à la tête d'un maquis dans le Dévoluy. Après la Libération, il contribua à la collaboration étroite des premières années entre l'UNCM, dont il fut le premier directeur technique national, et le GUMS. Tous deux adhèrent au GUHM/GUMS et entrèrent au comité directeur, participant activement à la vie interne du GUMS. Nicole fut un temps, avec Claude Kogan, « la femme la plus haute du monde », après leur participation à l'expédition franco-belge de 1951 à la Cordillère blanche<sup>86</sup>.

Albert Tobey (1915-2001) était moniteur chef au centre UNCM de Villeneuve-la-Salle et titulaire du diplôme de guide depuis quatre ans lorsqu'il encadra le premier raid à ski du GUMS, dans l'Oisans, en 1949 et un autre en 1950. L'été suivant, il encadrait le premier stage de formation de cadres du GUMS, toujours en Oisans, avec 19 stagiaires. Vingt ans plus tard, devenu un guide de grande renommée et un cadre de la FFM, il montrait toute l'importance qu'il avait accordée, sa vie durant, à la formation des jeunes en écrivant un long article dans *La Montagne*, « Adolescents en montagne », dans lequel il faisait le bilan de la politique de la FFM, alors en plein développement, d'organisation de stages d'été d'initiation pour adolescents<sup>87</sup>. Tobey fut, toute sa vie, un défenseur convaincu de l'intérêt de développer une pratique « en amateur » de la haute montagne, lui qui fut, par ailleurs, un de ceux qui porta à son plus haut niveau l'alpinisme extrême. Avant la guerre, il avait, entre autre, réussi la première de la face nord de la Meije, mais c'est à la Libération qu'il réalisa certaines de ses grandes premières, essentiellement dans l'Oisans, qui lui ouvrirent la porte du GHM (en 1948)<sup>88</sup>. Lorsqu'en 1955, Tobey, malade, dût pour un temps s'économiser, le *Crampon* écrivait :

---

<sup>83</sup> Jacques Labeyrie, entretien du 25 août 2008.

<sup>84</sup> H. de Ségogne, préface à Pierre Allain, *Alpinisme et compétition*, Paris, Arthaud, 1940, cité par O. Hoibian, *ouvr. cité*, p. 235.

<sup>85</sup> Nicole et Raymond Leininger, *La Route sans borne*, Paris, J. Susse, 1947. L'ouvrage est dédié « À la mémoire de Léo Lagrange » : « Léo Lagrange, alors ministre des Sports et Loisirs, s'intéressa à notre projet et nous accorda une subvention de 5000 francs qui arrondit notre pécule (environ 16000 francs) et un titre de mission qui facilita les formalités d'obtention des visas. » Préfacé par Samivel, il a reçu le 1<sup>er</sup> prix de littérature sportive du comité national du sport et du plein air, en 1946.

<sup>86</sup> Georges Kogan et Nicole Leininger, *Cordillère blanche, expédition franco-belge à la Cordillère des Andes (1951)*, Paris-Grenoble, B. Arthaud, 1952.

<sup>87</sup> Albert Tobey, « Adolescents en montagne », *La Montagne et Alpinisme*, avril 1965, n° 52.

<sup>88</sup> Albert Tobey, *Vie de guide*, Grenoble, Alzieu, 1996, et *Souvenirs de là-haut, Récits de courses anciennes*, Grenoble, Alzieu, 1997. Voir aussi Jean-Marie Choffat, « Albert Tobey, un grand guide disparaît », *La Montagne et Alpinisme*, n° 205, 3/2001, p. 60-61, et Pierre Chapoutot, « Albert Tobey », *Cimes, Annales 2001 du GHM*, p. 25-28.

« Presque tous les Gumistes connaissent notre ami Tobey. Il a surveillé nos premiers pas. Beaucoup lui doivent énormément.(...) Il a pris la gérance d'une maison du CAF, à Chamrousse. Les copains, à l'occasion, aimeront sans doute rendre visite à Tobey ou passer quelques jours en sa compagnie.<sup>89</sup> »

Le docteur Descomps, s'il ne fut pas membre du GHM avant la guerre, fut cependant un compagnon de cordée régulier des précédents. Pendant l'Occupation, il fut l'un des principaux animateurs de la résistance médicale. Ses multiples activités professionnelles et politiques ne lui permirent pas d'être très proche du GUHM naissant mais il ne fut pas totalement à l'écart, d'autant que ses filles Claude et Sylvie Descomps en étaient membres fondatrices.

Une autre des personnalités de cette génération précédente, associée à ce premier GUMS fut « le Baron ». La silhouette de ce bon alpiniste apparaît très souvent sur les clichés datant de ces années. De son vrai nom Pierre Dupin - son fils Jacques, venu au GUMS à l'automne 1952, en a été un des bons grimpeurs, très actif de l'association avant de partir au CERN, à Genève, comme physicien - était un pharmacien, devenu communiste en 1922-23 lors de ses études en pharmacie. Son officine, au 78 bd Saint Germain, avant de devenir un lieu de rendez-vous clandestins pour Frédéric Joliot pendant l'Occupation, avait servi, en 1937-38, à Jean et André Langevin, Henri Grandjouan et d'autres, d'atelier de préparation d'armes pour la République espagnole. Après la guerre, dans cette même pharmacie se tenaient aussi bien les réunions de la cellule communiste du Collège de France que des festivités gumistes.



*Deux situations de saut à Bleau : Ci-dessus, Georges Polian, Jean-Paul Pluet, Tiapa Langevin et Jacques Dupin. Qui va reconnaître le cinquième ?*

*Page suivante, Jacques Dupin affronte le « saut de la mort », un rocher situé au 95.2 aujourd'hui effondré.*

---

<sup>89</sup> *Crampon*, n° 71, janvier 1955.





Si le GUMS fut donc incontestablement l'affaire d'une génération nouvelle, celle-ci entretint des relations étroites et, pour une large part, de continuité, avec certains membres de la génération précédente, ceux que, soixante ans plus tard, un des témoins de cette filiation appelle « les dieux tutélaires ». Les premiers encadrants du GUMS furent formés par ces alpinistes confirmés, avant que certains d'entre eux, comme Bernard Langevin ou les frères Marc et Jean Lepeut ou, plus tard, Josette Polian et Jean Tourancheau, n'aillent fréquenter les stages de l'ENSA, à Chamonix<sup>90</sup>.

L'historien de l'alpinisme français, Olivier Hoibian, souligne que la fracture apportée au sein du GHM, dans les années 1930, par l'action des frères Leininger, des frères Vernet, de Pierre Allain, auxquels on peut ajouter le docteur Descomps et peut-être d'autres, si elle fut technique « se doubla d'une démarcation sociale<sup>91</sup> » Il précise, en se référant aux propos recueillis lors d'entretiens auprès de Nicole et Raymond Leininger :

« En cette période d'affrontements politiques violents, marquée (...) par le rassemblement des forces de gauche sous la bannière du Front populaire, nombreux (étaient) les nouveaux Bleausards, issus de fractions intellectuelles des classes moyennes qui se réclamaient de la « mouvance marxiste ». Parmi les compagnons les plus fidèles de Pierre Allain (...) une sensibilité « progressiste » est de bon ton. Nicole Leininger, épouse de Raymond, se souvient de cette époque (...) : « Il y avait une sensibilité de gauche dans ce groupe, qui se démarquait du milieu des montagnards. (...) C'était un peu le début de la démocratisation de la montagne. Au GHM, il y avait tout un groupe qui était plus âgé que Raymond

---

<sup>90</sup> Un exemple remarquable de cet engagement des aînés auprès des jeunes Gumistes : le comité directeur du 12 novembre 1952 qui avait à son ordre du jour l'analyse de l'accident du Sélé, survenu l'été précédent, se tint en présence de René Picard et de Raymond Leininger. Picard y fit une longue intervention, disant notamment : « Il faut éclaircir l'accident, ne pas avoir peur. Je suis allé voir les lieux de l'accident. En vieux montagnard, on pense que les jeunes font des erreurs. En fait, j'ai pu constater que les jeunes s'étaient conduits mieux peut-être que des anciens. Il n'y a pas eu de fautes alpines. Il y a même eu héroïsme de tous.(...) Je n'ai pas vu de pareil accident, l'endroit était abrité. Le passage, près du refuge, est utilisé par tous les guides et c'est sûr. » (Cahier de secrétariat d'Hubert Bourduche, notes de la réunion du CD du 12 novembre 1952.)

<sup>91</sup> O. Hoibian, *ouvr. cité*, p. 235 et suiv. Rendant hommage à Pierre Allain, Raymond Leininger écrivait : « La montagne (...) se décompose en une suite de longueurs de corde, de passage proposés que votre œil de Bleausard saura mesurer objectivement. » (Yves Ballu, « Pierre Allain le plus vieil alpiniste du monde », *Alpes Loisirs*, janvier 1999, p. 35.)



(Leininger), comme Henry de Ségogne, Ichac, Nelter, (...) qui appartenaient tout de même à la haute bourgeoisie ! Pierre Allain et les frères Leininger, c'était tout de même un peu plus prolo ! Alors, il y a eu des réticences, car Pierre Allain c'était un ouvrier. Il y en a qui faisaient la fine bouche.<sup>92</sup> »

La naissance, en 1937, de la branche Plein air de la FSGT, résultat de la fusion de celle-ci avec les Amis de la Nature, fut en partie le résultat de l'existence de ce clivage<sup>93</sup>. En 1957, *Sport et Plein air* évoquait ainsi cette période lointaine :

« La "Varappe", à Paris, "Ski et Montagne" à Nice, l'"Alpina-Club" à Lyon, les sections grenobloises comptaient des alpinistes de valeur dont certains tels Georges et Jean Vernet ont connu la célébrité. Déjà à l'époque, nos dirigeants devaient lutter pour faire triompher nos conceptions d'alpinisme populaire. Trop de pratiquants, en dehors de la FSGT, voulaient l'enfermer dans un cercle restreint, faisant prévaloir le caractère sensationnel ou périlleux de ce sport, ne pouvant être pratiqué que par une "super-élite. " Cet état d'esprit a pu se développer pendant la guerre et durant les premières années d'après la Libération, l'activité travailliste étant en sommeil. Mais depuis 4 ou 5 ans un élan nouveau a pu lui être donné.<sup>94</sup> »

## Des alpinistes idéologues ?

Selon le témoignage de l'un des membres du GUMS proche de la direction du PCF dans l'après-guerre, Tiapa Langevin, celle-ci n'interféra à aucun moment directement dans les orientations du groupe et aucune « commission du comité central » n'eut à se prononcer sur un éventuel « alpinisme prolétarien<sup>95</sup> ». C'est donc de leur propre chef que les membres de la jeune génération gumiste et leurs aînés venus du GHM d'avant-guerre appliquèrent à leurs pratiques de l'escalade, du ski, de la montagne, les principes généraux de l'argumentaire communiste : « vacances pour tous », « montagne pour tous », accès à la nature pour tous, sport pour tous, bref, démocratisation, massification. Et dans le milieu montagnard, cette démocratisation eut un vecteur, le développement de l'UNCM.

O. Hoibian signale la parution, le 19 avril 1946, deux ans avant la naissance du GUHM/GUMS, dans un quotidien proche du parti communiste, *Action*, dirigé par Emmanuel d'Astier de la Vigerie, d'un article non signé, intitulé « Seuls sur les cimes... ou la montagne à "l'élite"<sup>96</sup> » :

« L'alpinisme ne peut rester l'apanage des privilégiés, y lisait-on. Créons des camps, des installations, des refuges. Formons des moniteurs et la jeunesse de France sera à même d'accroître ses qualités morales et physiques au contact de la montagne. »

L'argumentaire de cet article était appelé à être décliné sur tous les tons dans ce journal, au fil d'articles successifs, et on retrouvait les mêmes approches dans d'autres publications comme celles de la FSGT ou de *Tourisme et Travail*, deux organisations appartenant à la mouvance des « compagnons de route » du PCF. Que disait cet article ?

« La direction des mouvements de jeunesse a adressé récemment à tous les mouvements un article traitant du problème de l'utilisation des installations alpines et incitant les mouvements de jeunesse à diriger leurs « profanes » vers les massifs secondaires dont les charmes et les proportions seront à la taille de ces

---

<sup>92</sup> O. Hoibian, *ouvr. cité*.

<sup>93</sup> Les Amis de la Nature ont été créés à l'origine par un groupe d'étudiants syndicalistes, aux environs de 1895.

<sup>94</sup> *Sport et Plein Air*, n° 76, 18 avril 1957.

<sup>95</sup> Allusion au fait qu'en 1948, se développaient au sein du monde communiste les campagnes de dénonciation de l'art bourgeois et de la science bourgeoise et visant à promouvoir un art socialiste ou une science prolétarienne. Les scientifiques communistes, membres du GUMS ou pas, eurent à tracer leur chemin au cœur de ces polémiques dogmatiques.

<sup>96</sup> *idem*, p. 289.

« minus ». Charitablement l'auteur met en garde contre les dangers subjectifs de la montagne : dosage de l'effort, surmenage, et puis tout à tour sentimental et esthète, l'auteur nous demande de « surtout graduer l'initiation au charme d'un paysage d'une grandeur inhabituelle pour ne pas écraser », et autres sensibleries du même genre. Mais voyons plutôt ce qui se cache là derrière. Cette idée de « la montagne aux alpinistes » est celle qu'expriment de nombreux alpinistes du Groupe de haute montagne et du Club alpin français ; si leur valeur de sportifs et d'alpinistes est indéniable, ils ont le tort de vouloir faire de la montagne un terrain de jeu qui leur soit strictement réservé. Cette notion « d'élite » pour ne pas dire de « surhomme » est très fréquente dans ces milieux : la montagne doit être fermée aux « Philistins », aux « Pic-bœufs » suivant leur vocabulaire. Pour être tranquilles chez soi, fermons les refuges à ces troupes de jeunes profanes, se disent ces messieurs. »

L'article soulignait le fait que les hôteliers, selon lui, voulaient préserver leur clientèle de luxe de toute promiscuité et que les guides n'hésitaient pas à emmener des touristes en montagne pour peu qu'ils payent et qu'ils utilisaient pour cela les refuges. Le CAF, bien que privé, était subventionné et devait donc jouer un rôle « pour tous les montagnards, quels qu'ils soient ». D'accord pour organiser et réglementer l'accès aux refuges, pour développer les camps d'initiation dans des massifs secondaires mais à condition de les équiper en refuges et de créer un organisme de gestion de la montagne associant le CAF, les mouvements de jeunesse et l'union des auberges de jeunesse. Dans *Action*, le cas de la montagne n'était d'ailleurs pas isolé puisque deux semaines plus tard, un autre article abordait un autre sport : « Il y a encore des sports « chics ». À quand la démocratisation du tennis ? »

En fait cet article arrivait dans *Action* après plusieurs autres, ce qui permet de penser qu'une campagne était engagée. Les articles restaient d'ailleurs anonymes, pour préserver leurs auteurs, des professionnels qui osaient prendre des positions minoritaires. Ainsi, un premier article était paru dans *Action*, le 8 janvier 1946, avec ce titre et ce chapô :

« Le ski français manque de cadres !

« C'est l'hiver. C'est aussi l'appel de la montagne enneigée. Mais combien d'ouvriers pourront se rendre au pied des pentes éclatantes de blancheur ? Combien de dactylo iront-elles se dorner au soleil des Alpes ? Les sports d'hiver ne sont toujours, hélas ! que l'apanage d'une minorité. Pas de vacances d'hiver et, y en aurait-il, pas d'argent en poche pour se rendre à Megève. Pas de professeurs non plus. Et surtout, pas de professeurs non-conformistes. On ne veut pas d'intrus dans les stations. On ne veut pas du client « bon marché ». Rien que des riches ! Et, en limitant le nombre des professeurs, on réussit à limiter le nombre de clients à encadrer. On lira aujourd'hui une étude sur le délicat problème du professorat de ski. Elle est due à des amis d'*Action*, actuellement dans les neiges et qui nous ont priés de respecter leur anonymat. »

Et le 8 mars 1946, un nouvel article, titré « Pour que le ski échappe aux intérêts privés » et dénonçant le « monopole savoyard » sur les fonctions de moniteur et « le barrage » dressé contre toute évolution, racontait un épisode d'une partie apparemment déjà bien engagée au sein de la FFS :

« M. Michelet, vice président de la commission de l'enseignement (de la FFS) a fait l'épreuve de la solidité du barrage en la personne de M. Sabatoux. Il s'est heurté à la clef de voûte de l'édifice, petite chapelle où hôteliers et moniteurs se retrouvent unis par des intérêts communs. Cette séance de la FFS fut orageuse, les positions furent nettement définies : MM. Sabatoux et Cathiard, du syndicat des moniteurs, rejetèrent les propositions de M. Michelet. Celui-ci, promoteur des camps de l'UNCM et de Ski-Travail et dont les efforts à la fédération lyonnaise pour mettre le ski à la portée des masses travailleuses lui ont valu à l'époque des encouragements de la FFS ne pouvait accepter une désapprobation catégorique de la politique qu'il défend depuis plusieurs années. Aussi a-t-il remis sa démission de la commission de l'enseignement. »

En réalité, sans le nommer mais en reprenant implicitement les propos, cette campagne répondait au *Bleausard*, le bulletin du GDB animé par Roland Truffaut, qui développait une

campagne opposée depuis le début de l'année 1946 : « Chacun chez soi » titrait un premier éditorial sur la question :

« Il est urgent de freiner l'emprise des mathieux sur le paradis bleausard (...). Il faut que les associations concernées agissent d'urgence pour que les centres d'escalade soient réservés aux Grimpeurs. Je sais qu'au Club alpin français on s'en occupe activement en haut lieu. De grâce, qu'ils aillent vite.<sup>97</sup> »

Un autre éditorial du *Bleausard* clamait : « Le Cuvier aux Bleausards, les mathieux au château ! » De fait, il y eut même une « bataille du Cuvier » au cours de laquelle des « sous-minables campeurs » furent expulsés *manu militari*. Dans le même numéro, Roland Truffaut argumentait plus savamment, en prenant prétexte du bilan des stages de formation prémilitaire organisés à Chamonix l'année précédente :

« Ça y est maintenant, le Montenvers 1945 est parfaitement assimilé, il a été le plus réussi des camps, les jeunes en sont revenus contents et prêts à recommencer. Quant aux moniteurs et chefs de camps (...), rêvent-ils si ardemment de traîner cette année encore de pauvres corniauds et de lamentables débris sur les Petits Charmoz et sur le Moine ? Ne vont-ils pas songer sérieusement à faire de la montagne "pour eux" ? Le dévouement pour les "JEUNES" c'est bien beau mais la jeunesse est souvent injuste et oublieuse (...). N'est-il pas préférable de laisser les jeunes se débrouiller tout seuls, comme le firent bon nombre de leurs aînés !<sup>98</sup> »

Deux écoles s'opposaient donc et les articles polémiques que publiaient *Le Bleausard* et *Action* témoignaient du fait que le conflit, s'il ne datait pas de la veille, était désormais mûr. Deux ans plus tard, un article de Pierre Lambert, dans la revue *Tourisme et Travail*, reprenait les mêmes argumentaires et les mêmes citations indirectes, cette fois en liaison avec la question de la sécurité en montagne :

« Il est évident que l'alpinisme, l'un des sports "techniquement non collectif" crève de l'individualisme forcené de la plupart de ses pratiquants. Ils vous disent "pureté des cimes", "solitude", "loin d'en bas", "là-haut, seul dans la lumière", ou bien encore : "plus près de Dieu". Mais au fond, ils veulent "rester entre eux, chez eux. »

« Envers et contre tout, ils se refusent à reconnaître que "l'alpinisme, sport individuel" est une notion périmée, par suite de l'évolution des conditions économiques. Ces mêmes gens combattent parfois âprement les organisations qui s'efforcent de démocratiser la montagne en l'organisant sur des bases populaires et collectives. (...)

« Alpinisme individuel ou collectif ? Les deux conceptions s'affrontent et se heurtent. Les individualistes (grâce à leurs moyens économiques) vitupèrent, raillent "les mille-pattes" des caravanes organisées par les "collectivités". C'est à peine s'ils ne crient pas au sacrilège. Dans un refuge, ils partent en croisade, si l'un des "anneaux du mille-pattes" fait un peu de bruit, ce pelé, ce galeux, alors ils montent un petit refuge "pour les vrais alpinistes" à côté de l'autre. Leur pipe, leur hâle, leur matériel, leurs courses, tout est prétexte pour creuser un fossé entre eux, "les pures lumières" et les "pique-bœufs"<sup>99</sup>. (...)

---

<sup>97</sup> En ces temps de développement de l'esprit de compétition dans le milieu des grimpeurs, les Bleausards avaient inventé une échelle de valeur qui allait du « mathieu », celui qui ne sait rien faire, à la « très pure lumière du rocher », en passant par le « lamentable débris », le « sous-minable », le « pauvre corniaud », le « tendre espoir popofiste » (on appelait alors le pof, autrement dit la résine en poudre, du popofe), l'« honorable grimpeur », le « puissant seigneur du graton » et la « pure lumière du rocher ».

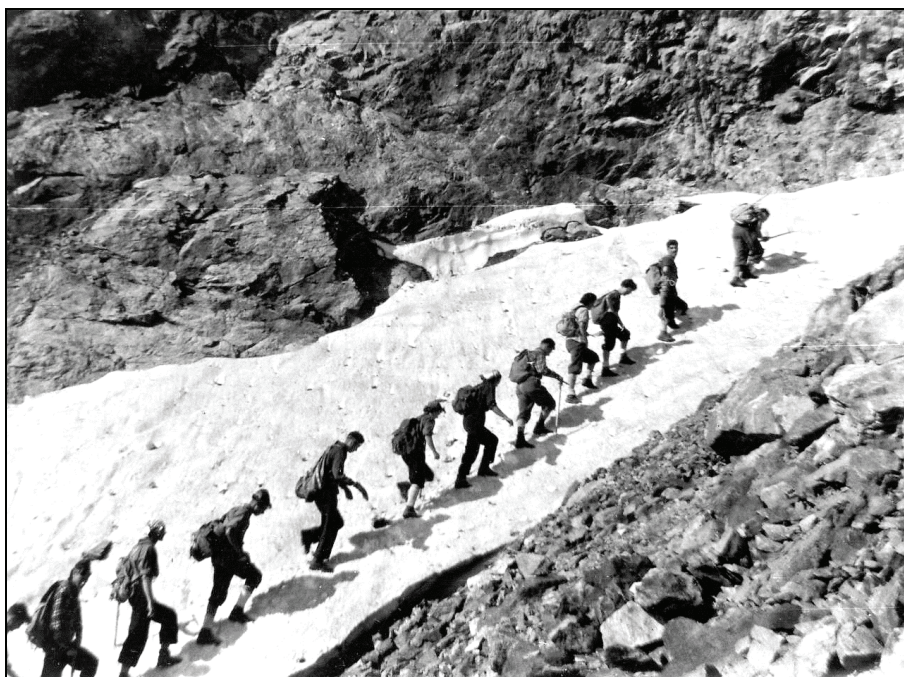
<sup>98</sup> *Le Bleausard*, n° 13, avril 1946.

<sup>99</sup> Dans un éditorial du *Bleausard* intitulé « Millepatus alpinus », Roland Truffaut écrivait : « C'est un insecte récent, plus connu sous le nom populaire de mille-pattes de montagne. (...) Vous comptez le nombre des anneaux, 8, 10, 12, parfois plus (...). Jusqu'à ce jour, un seul produit a été employé dans la lutte contre cet insecte, c'est le « Laïus du Docteur Devies », appliqué sous forme d'affiches dans les centres alpins et invitant le mille-pattes à se présenter dans les refuges avec un nombre d'anneaux restreint.



« Et c'est comme ça qu'un "mathieu", touché tout de même par la vocation, partira un jour tout seul "faire son expérience" dans une méconnaissance totale des dangers réels et fera inconsciemment le casse-cou, l'imprudent, par ignorance. Les mêmes "purs" trouvent tout à fait normal qu'un Pujazon, qu'une Ostermeyer soient instructeurs à l'INSA ou à l'ENSEP<sup>100</sup>. Ils applaudissent même, mais en fermant les yeux sur ce qu'ils pourraient faire dans leur sport. Tout cela par individualisme. La plupart des alpinistes cherchent des "prosélytes" mais ils répugnent à les former.

« Si le milieu alpin actuel ne remplit que très médiocrement son rôle d'éducateur, si de plus les conditions économiques dressent une haute barrière à l'accès à la montagne, il est évident que le rôle de la Direction des Sports, donc de l'État, devient prépondérant. Par leurs qualités formatrices, les sports alpins, une des parties les plus importantes du plein air, doivent être développés de façon considérable car, sans conteste, c'est un des plus beaux terrains de la joie humaine<sup>101</sup>. »



« *Millepatus alpinus gumiensis* » ou, dit plus sobrement, caravane du GUMS progressant vers le Coup de Sabre, été 1952, stage d'Ailefroide, **photo Georges Polian**.

*Le Bleausard* répondait aussitôt à cet assaut, en soulignant au passage que son auteur, Pierre Lambert, était chef de centre de l'UNCM, ce qui était une manière d'attaquer, au-delà de Lambert ou

C'est un bon remède préventif mais non curatif. Nous mettons à l'étude un insecticide basé sur une solution au 100<sup>e</sup> de "Piéaucul énergicus" que chaque alpiniste aura sur lui (...). » (*Le Bleausard*, n° 17, septembre 1946.) Quelques semaines plus tôt, un autre éditorial du *Bleausard* adoptait le même ton : « Il est ici-bas d'autres "étoiles filantes" qu'on retrouve aussi répétitivement tous les ans, à la même époque, également fidèles au rendez-vous. Ces sont les "chers camarades" qu'on ne voit jamais tout le reste de l'année mais qu'on rencontre rue La Boétie, dans les couloirs du CAF quand ils reviennent avec les beaux jours s'inscrire pour les camps d'été, les vacances à bon marché. Que Diable, ils ont payé leur cotisation, il leur faut aussitôt la récupérer au moins au décuple. Alors à eux les bonnes places, les tarifs réduits, les allocations de vivres, tous les avantages, sans parler des moniteurs qui vont risquer leur peau pour convoier vers les sommets des gens à qui ne les lie même pas cette camaraderie de longue date qui fait la force des bonnes cordées. (...) Et par les beaux soirs d'été, le refuge envahi par la horde des camps de jeunes, colonies de vacances et autres scouts, il leur restera encore, passé le seuil de la porte, l'immensité de la nuit pour y rêver un moment en regardant passer les étoiles filantes. » (Fred Bernick, « Étoiles filantes », *Le Bleausard*, n° 16, juillet 1946.)

<sup>100</sup> Raphaël Pujazon était champion d'Europe 1946 de 3000 m steeple. Micheline Ostermeyer était une athlète, plusieurs fois titrée dans diverses disciplines (saut, lancer).

<sup>101</sup> Pierre Lambert, « La montagne ne tue pas », *Tourisme et Travail*, n° 7, octobre 1948.

de Tourisme et Travail, directement l'orientation de l'Union des centres de montagne et la manière dont elle remplissait ses missions<sup>102</sup>.

Or, on trouvait dans l'article de Lambert tout ce qui était les points forts de l'article 2 des statuts du GUMS aussi bien que les finalités statutaires de l'UNCM ou les thèmes récurrents des campagnes de l'*Avant-Garde* en faveur des activités de loisir et de plein air de la jeunesse. Le *Crampon* prit sa place dans ces débats mais sans jamais polémiquer avec quelque adversaire que ce soit. Par exemple, il rapportait des propos de Raymond Leininger, prononcés au cours d'une soirée « À bâtons rompus, à propos du ski de raid » qui confirmaient sereinement une orientation « montagne pour tous » du GUMS :

« Tout skieur dégrossi peut faire du raid, écrivait-il. Il est possible de faire des petits raids de vallée à vallée avec couchage chez des paysans, voilà ce qui met en contact avec la vraie montagne, avec ce qu'elle a de vrai, de simple, loin des bars des "stations". Il faut concevoir le ski en tant que moyen de locomotion, le raid à ski analogue à une promenade à vélo et non pratiqué à la manière d'un avaleur de kilomètres, d'un entasseur de 4000. Avec très peu de moyens, tout nous est ouvert, concluait-il<sup>103</sup>. »

C'est en effet la lecture du *Crampon* qui peut nous renseigner sur la nature du GUMS, sur ce qui unissait et animait ses membres, sur les finalités dans lesquelles ils se reconnaissaient. La question du projet « Montagne » du GUMS ne commença à être abordée directement qu'à partir du n° 33 du *Crampon*, en juillet 1950, avec un article de Jean René intitulé « Alpinisme et idéal ». La rédaction le présentait comme le premier d'une série sur « les différentes conceptions de la pratique du sport ». L'attaque était frontale, violente même, très marquée idéologiquement, clairement inspirée de l'approche marxiste des sociétés et de leur fonctionnement, elle était un appel à choisir son idéologie sinon à « choisir son camp » et, alors que jusque-là aucun clivage de ce type n'avait été revendiqué clairement dans les pages du *Crampon*, l'article se terminait comme une déclaration de guerre. En tout état de cause, la vitalité et la volonté d'en découdre qui se manifestaient là, si elles étaient bien dans l'air du temps des années de l'après-guerre font aujourd'hui plutôt plaisir à retrouver :

« Toute une littérature foisonne autour du thème alpin, et un nouveau type d'homme tend à se créer : il fuit la vie plate et absurde de la ville et vient chercher dans les massifs vierges l'occasion de se mesurer avec la "Nature", de mettre à l'épreuve ses forces morales et physiques ; il y laisse parfois sa vie. Les livres ne manquent pas qui exaltent ce héros moderne, proposent en exemple sa conception du monde, et les hommes non plus ne manquent pas pour lesquels les heures alpines sont les seules à compter.

« À mesure que la pratique du sport alpin s'étend, la nécessité d'une idéologie valable se fait impérieuse. Il se trouve qu'elle reflète fidèlement la composition sociale des groupes d'où elle est issue.

« Il se trouve surtout que l'alpinisme, par essence, convient merveilleusement à tous ceux qui recherchent un idéal capable de les tenir à l'écart de la vie sociale réelle. Fort justement ces gens-ci reconnaissent le caractère inhumain de la société industrielle capitaliste, qui ne permet qu'à peu "de vivre une vie digne des Dieux". Le remède proposé : la retraite, l'évasion vers les zones non contaminées, la lutte avec les éléments, la matière inerte, la matière inutile, cailloux, glace et neige.

---

<sup>102</sup> La pratique bleusarde incluait le même type de divergences, exprimées, par exemple, lorsque certains trouvèrent inutile et même néfaste l'activité de création de nouveaux circuits d'escalade de niveau technique peu difficile entreprise par la FSGT et le GUMS dans les années soixante (premier circuit « jaune » en 1968, premier circuit « enfants » en 1974).

<sup>103</sup> *Crampon* n° 44, février 1952. Cette conception de la pratique de la montagne rejoint celle que décrit l'ancien dirigeant de l'UNCM, Raymond Malesset : « Cette réputation de sérieux, de bon payeur a suivi partout (et parfois précédé) l'UNCM (...). Les cadres, sédentarisés, participaient aux prestations communales, impôt en nature qu'on payait pour l'entretien des chemins, le curage des fossés, etc. (...) Il a fallu peu de temps pour que les centres soient complètement et totalement insérés dans les villages qui, pour la plupart, n'étaient pas encore des stations. Chaque fois qu'une difficulté se présentait, on n'hésitait pas à faire appel aux centres. (...) Leur départ, après des années de coexistence (à Cauterets, à Saint-Sorlin) a constitué de véritables petits drames locaux. » (R. Malesset, *ouvr. cité*, p. 44.)

« Où et quand ces hommes prendront-ils le goût et les moyens de connaître les phénomènes sociaux qui menacent de les dégrader, qui dégradent leurs camarades restés en ville ? Où et quand apprendre à lutter pour modifier ces conditions sociales injustes ? »

« Une conception de ce qui fait la valeur de la vie, et qui soit valable pour tous les hommes porte évidemment le masque de la période historique où de la classe où elle apparaît. L'humanisme actuel, l'humanisme de la classe montante, est un humanisme prolétarien. La montagne ne doit pas être un prétexte à éloigner des luttes sociales. Pour préparer le prolétariat à l'accession aux richesses matérielles, intellectuelles et artistiques, la montagne est à même de fournir un apport. Il est probable que dans une société socialiste, bien des barrières dressées entre la montagne et le prolétariat s'abattront.

« Il importe que le caractère réactionnaire de la philosophie alpine soit sans cesse étalé. »

Cette charge était telle qu'elle devait s'attirer une réponse. Elle vint, très vite, d'un membre du comité directeur, Jean Raiga, connu pour ses opinions politiques différentes de celles de la plupart des Gumistes. S'exprimant sur le thème « Alpinisme et idéal » il se présentait comme un « tenant du sport pour le sport ». Donnant acte de la reconnaissance par Jean René du fait que la pratique du sport alpin est un puissant facteur d'enrichissement humain, Raiga ajoutait : « Non-marxiste, que cherchons-nous au-dessus de 3000 ? L'effort, la beauté, la solitude, le danger à combattre, la prodigieuse vitalité de l'équipe. Jean René se croit-il si différent de nous ? » Présentant l'alpinisme comme « une valeur sûre », faisant allusion comme à une caution incontestable mais peut-être sulfureuse au GUMS, à « l'auteur de *Terre des hommes* », Raiga réfutait finalement l'accusation de désertion du combat social que, selon J. René, pouvait engendrer son point de vue : « Quinze jours par an ! La démission, si démission il y a, est de courte durée et cette accusation de renier leur responsabilité dans la lutte sociale paraît surfaite aux tenants du sport pour le sport. » Et pour finir en bonne camaraderie gumiste, Raiga concluait, par un démarquage ironique de la dernière phrase de l'article de J. René, en se défendant avec humour de tout « orgueil de Superman-philosophe réactionnaire. »

Les échanges se poursuivirent, avec plus ou moins de régularité. Un article de Jeanine Ceccaldi reprenait par exemple la thématique de Jean René, puis en mars 1952, le *Crampon* annonçait une conférence « Alpinisme et littérature. Y a-t-il un idéal alpin ? » par Jean Raiga « suivie d'un vaste débat ». Mais c'est par des interventions plus latérales que le consensus gumiste s'affirma dans les livraisons suivantes du *Crampon*. On dénonça la politique de l'UNCM d'augmentation des prix de journées de ses stages et les mesures de normalisation prises en son sein, comme l'expulsion de Raymond Leininger de son comité de direction. Dans un article très critique, Rapataugeon concluait :

« Nous devons encore une fois savoir que la MONTAGNE est inséparable des problèmes actuels et que c'est notre devoir de faire comprendre que le slogan "La Montagne pour la Montagne" est usé et périmé !!! La Montagne, nous l'obtiendrons par la Paix et la justice sociale<sup>104</sup>. »

Hubert Bourduche, dans un article intitulé « Ski de raid ? Non : ski de montagne », affirmait :

« Connaître la montagne (avec les plaisirs du ski) et non faire du ski (avec de la montagne autour), c'est en oeuvrant dans cette voie que l'on rendra la montagne vraiment populaire (et moins onéreuse)<sup>105</sup>. »

Le compte-rendu d'une session du comité directeur, au printemps 1952, fournissait ce qu'il appelait « une position parfaitement définie » :

« La montagne pour tous » conditionne une prise de position vis-à-vis des problèmes économiques et sociaux : le sport alpin est la première victime du

---

<sup>104</sup> *Crampon* n° 36, février 1951.

<sup>105</sup> *Crampon* n° 44, février 1952, déjà cité.



matériel cher, de la hausse des transports, de la quasi disparition du budget de la jeunesse et des sports au profit de crédits militaires démesurés. Défendre la paix et les autres revendications des sportifs constitue logiquement le corollaire de notre ligne d'action<sup>106</sup>. »

À la fin de l'année 1950, une crise entre le GUMS et l'UNCM semble avoir relancé le désir de bien savoir quelle pratique de la montagne le GUMS voulait défendre. Les choses commencent pourtant bien puisque, pour la première fois, le GUMS disposait, avec Étienne Picard, d'un représentant au comité directeur (« L'année dernière une coalition catholique l'en avait écarté », notait le *Crampon*.<sup>107</sup>). Mais les hostilités commencèrent dans le numéro de janvier 1951 :

« Après l'augmentation du matériel, de la journée en centre UNCM, en AJ, nous assistons à une curieuse tendance, au sein même de l'UNCM, des stages pour des gens plus riches ou des colonies de vacances – ce qui transformerait la clientèle de l'UNCM et, en fin de compte, l'UNCM elle-même qui n'a pas à être une colonie de vacances ou un hôtel à bas prix<sup>108</sup>. »

Et dès le numéro suivant, au reproche fait à l'UNCM d'organiser des stages « de luxe » s'ajoutait celui de « négliger l'organisation matérielle des stages normaux » et, sans doute plus grave, le *Crampon* ajoutait : « Malgré le fait que l'UNCM soit l'œuvre des mouvements de jeunesse, les dits mouvements ne sont pas favorisés dans l'attribution des stages. » Peut-être faut-il voir une mesure de représailles dans le fait que Raymond Leininger, notoirement membre du comité directeur du GUMS, ait alors été « mis dans l'obligation de quitter l'UNCM où on lui reprochait son dilettantisme et le fait d'arriver en retard au bureau, ce qui étonnera beaucoup ceux qui savent que notre ami Leininger est celui qui créa les raids de montagne et les camps avancés, une des plus belles réalisations sportives de l'UNCM<sup>109</sup>. »

La polémique explicite disparaissait ensuite des pages du *Crampon* mais le GUMS décidait de devenir « de plus en plus » organisateur de stages, d'acquérir par souscription le matériel nécessaire, et envisageait même de devenir propriétaire d'un chalet<sup>110</sup>. Ces orientations visaient, semble-t-il, à ce que le groupe devienne moins dépendant de l'UNCM<sup>111</sup>. Après la réunion du comité directeur qui entérina cette orientation, on lisait dans le *Crampon* que « l'expérience (avait) montré que ces stages peuvent être moins chers et aussi intéressants qu'ailleurs (sic, l'UNCM n'est pas nommée), les camarades les trouvent souvent plus sympathiques, de plus ils permettent à ceux qui le désirent de partir à la montagne pour "faire la bulle"<sup>112</sup>. » Ainsi, un stage était-il organisé dans un chalet de Tourisme et Travail, à La Féclaz puis, à l'été 1952, deux stages sur les quatre proposés étaient organisés par le GUMS, l'un, itinérant, dans l'Oisans, et un second, pour Gumistes « expérimentés » à Ailefroide.

---

<sup>106</sup> *Crampon* n° 49, juin 1952.

<sup>107</sup> *Crampon* n° 32, juin 1950.

<sup>108</sup> *Crampon* n° 36, janvier 1951.

<sup>109</sup> *Crampon* n° 37, février 1951.

<sup>110</sup> Les difficultés au sein de l'UNCM rebondirent en 1956, année cruciale. L'été connut une forte grève du personnel et, lors du renouvellement du comité directeur, la fédération des clubs Léo Lagrange et la Jeunesse communiste qui venait de remplacer l'UJRF furent éliminées. La revue de la FSGT, *Sports et Plein air*, titrait : « C'est aux associations d'usagers qu'il appartient de diriger l'UNCM. » (n° 80, 15 juin 1957)

<sup>111</sup> *Crampon* n°s 46 et 47, mai et ? 1952.

<sup>112</sup> *Crampon* n° 47, déjà cité.

Le comité directeur du GUMS qui prenait en charge cette orientation renforcée avait été élu à l'assemblée générale de novembre 1951. Ses 21 membres étaient : Nicole et Raymond Leininger, Étienne et Francis Picard, David Perrin, Claude Gary-Bobo, J. Fournier, Jeanine et Hubert Bourduche, Édouard Cattoir, Claude Orlianges, Jean Raiga, Jean Borten, Marc Lepeut, Tiapa Langevin, Annie Clavel, Raymonde Lejeune, Camille Bonnafé, Annette Szekely, Monique Selle, Robert Pohn et José Varela<sup>113</sup>. Le compte-rendu de l'assemblée générale, rédigé par Orlianges, s'intitulait « Pour un développement du groupe » : sujet sérieux, voire aride, mais abordé d'emblée sur le mode détendu : « Présidence active et avisée de Charpak (dont on ne peut pas dire... qu'il est complètement sot) »...



*Escalade au Saussois, la sortie de la « Martine », vers 1951. Nizou Solomon et Marc Lepeut.*

Par touche successive se construisait donc un répertoire de positions de principe, une gamme de réflexes politiques collectifs qui forgeaient une identité gumiste, une personnalité du GUMS. Une identité confirmée par l'installation de sa première

« perma » à la Maison de l'université française (MUF), installée au 47 bd Saint-Michel dans un local repris à une officine de la collaboration pendant la libération de Paris, la librairie Rive gauche, et devenu le siège de nombreuses organisations issues de la Résistance<sup>114</sup>. De temps à autre des remarques elliptiques laissaient entendre que le GUMS était, sur bien des plans, en sympathie et en accord avec d'autres organisations de sport et de plein air comme la FSGT, les Auberges de jeunesse, Tourisme et Travail et qu'il recherchait une entente avec d'autres comme la JOC, par exemple au sein de l'UNCM ou du Comité d'action pour le collectif à 50%. Il fut même question un temps de rechercher la création d'une fédération sportive entre le GUMS, la branche ski et la commission montagne de la FSGT, cette dernière devenant plus



*Au même endroit, Monique Selle et Nizou Solomon, Jean Tourancheau et Marc Lepeut.*

<sup>113</sup> *Crampon* n° 42, décembre 1951.

<sup>114</sup> Georges Polian se souvient qu'on y trouvait aussi bien le GUHM/GUMS que le GURC et le GUAD..., le Groupe universitaire de réalisation cinématographique et le Groupe universitaire d'art dramatique, de l'UJRF.



active à partir de 1954<sup>115</sup>, avec l'association sportive du personnel de l'UNCM, le COB (Club olympique de Billancourt, affilié à la FSGT), le GAP (Groupe alpin populaire, branche des Amis de la Nature) et divers clubs de province, afin de donner plus de visibilité et plus de poids au courant du « sport populaire »<sup>116</sup>.

Par contre, dans le *Crampon*, jamais d'allusion au Club alpin, comme s'il était d'un autre univers. Ces grimpeurs qui se retrouvaient chaque semaine sur les mêmes blocs que les grimpeurs du GDB se contentaient de s'ignorer : « Le CAF, c'était l'ennemi intime, « l'ennemi de classe », mais on n'en parlait pas.

« À Bleau, nous nous snobions », se souvient Max Tenenbaum qui ajoute : « Ça se jouait par la compétition. Par exemple, au Saussois, c'est J. A. Martin qui avait ouvert la première voie, « la Martine » mais le GUMS a ensuite ouvert beaucoup d'autres voies<sup>117</sup>. »

Pourtant, le GUMS demanda, en mai 1952, son affiliation à la Fédération française de la montagne (FFM) et à la Fédération française de ski (FFS) où le CAF occupait une position dominante<sup>118</sup>. Il s'agissait d'une part de permettre aux adhérents de bénéficier d'une licence et d'une assurance et d'autre part de tenter, en coopération avec les représentants de la FSGT et de Tourisme et Travail, de prendre en partie le contrôle de la FFM ou du moins d'influer sur son orientation. Le GUMS a alors fait systématiquement de « l'entrisme » dans les instances dirigeantes de la FFM et des Gumistes « de choc » de l'époque, tels Frédéric Jordi, Monique Croizé, puis Daniel Taupin ont joué dans ce sens un rôle important<sup>119</sup>. Mais le passif était important : on disait que le CAF s'était mal comporté sous Vichy ; on ne pouvait ignorer qu'un dirigeant éminent du GHM, Henry de Ségogne, avait été commissaire général au Tourisme, et, qu'à la tête de la FFM, créée au début de 1942 par le secrétariat d'État à l'Éducation générale et à la jeunesse de Vichy, avaient été placés des dirigeants issus du CAF et du GHM, en particulier Lucien Devies qui continuait à occuper ces fonctions après la Libération<sup>120</sup>. Alors que le comité directeur débattait de ces questions avec vigueur, l'absence de références au CAF et à la FFM dans le *Crampon*, voire de polémiques publiques avec ces instances, est donc remarquable et peu explicable. Il faudra attendre, sauf erreur, 1955 pour voir apparaître dans le *Crampon* une série d'articles, écrits dans un style très mesuré, définissant nettement les clivages au sein du monde montagnard et de la FFM, dénoncée comme une « filiale du CAF », et stigmatisant la concentration du « pouvoir » entre les mains d'« un chef » et d'« une dynastie »<sup>121</sup>. Ainsi, sous le titre « La popularisation de la montagne » et après avoir cité longuement Samivel qui se désolait de la transformation de la montagne par « les entrepreneurs de spectacles naturels » mais en se démarquant de son approche élitaire, Max Tenenbaum exposait que le GUMS voulait lui aussi une montagne préservée et conservant « son caractère naturel » mais cependant accessible au plus grand nombre :

---

<sup>115</sup> « La commission fédérale des sports alpins est née », lisait-on dans *Sport et Plein air*, en 1954. Elle comprenait huit membres et André Koubbi, du GAP, en était le secrétaire. (n° 24, 15 décembre 1954.) Quelques mois plus tôt, J. Plenel, secrétaire général FSGT, annonçait une nouvelle attention portée par la fédération travailliste à la question des sports de montagne : « Le ski rendu populaire en 1936 et surtout depuis la Libération, attire de plus en plus la jeunesse. Il est possible maintenant et grâce à l'UNCM, de pratiquer le ski pendant 8 ou 15 jours pour des travailleurs. Beaucoup de jeunes qui pourraient bénéficier de ces possibilités ignorent encore les joies de la neige. Une grande campagne de propagande (...) devrait se faire au sein des clubs et sections afin de faire connaître ce sport. Un sport annexe puisqu'il amène ses adeptes à la montagne l'été, c'est la varappe. Trop peu développé encore, il est néanmoins en progression. La constitution récente d'un Groupe alpin populaire dans l'Île de France doit permettre son développement dans cette région et l'exemple sera certainement suivi dans d'autres contrées. » (*Sport et Plein air*, n° 17, 1<sup>er</sup> septembre 1954.)

<sup>116</sup> Max Tenenbaum, « Aller de l'avant » et M. Robin, « Y a-t-il place en France pour un important groupement alpin progressiste ? », *Crampon*, n° 69 ou 70, automne 1954.

<sup>117</sup> Le GUMS se reconnaissait d'ailleurs un autre « ennemi intime » dans les « gauchistes » du groupe montagne du COB, le Club olympique de Billancourt, auquel étaient affiliés, par exemple, Pierre Mazaud, Robert Paragot et Lucien Berardini. Ce groupe a lui aussi fortement contribué à l'ouverture de voies et de circuits à Bleau.

<sup>118</sup> Comité directeur du 7 mai 1952. Papiers Hubert Bourduche. Il faut d'ailleurs relativiser les clivages qui n'empêchèrent jamais la solidarité du monde de la montagne de fonctionner : par exemple, il apparaît que la FFM se montra très coopérative pour le règlement, par l'assurance, des frais de sauvetage lors de l'accident du Sélé, en août 1952. L'affiliation du GUMS aux deux fédérations est concrétisée à l'automne 1952.

<sup>119</sup> Entretien avec G. Polian, déjà cité. Celui-ci se souvient que, vers la fin des années 1970, il « a été "poussé" à la présidence du comité Île-de-France, toujours dans la même optique de combattre "l'ennemi de classe". »

<sup>120</sup> Olivier Hoibian, *Lucien Devies, La montagne pour vocation, actes du colloque organisé par le Comité scientifique de la Fédération des Clubs alpins français, mai 2003*, Paris, L'Harmattan, 2004.

<sup>121</sup> *Crampon*, n° 72, février 1955.



« Nous sommes contre le téléphérique de la Vallée Blanche ! La prolifération des téléphériques n'augmentera pas le nombre des pratiquants, au contraire. En revanche, il faut davantage de refuges en haut et de chalets en bas, il faut un matériel sportif rendu accessible à toutes les bourses, par une politique des pouvoirs publics, il faut des moniteurs plus nombreux et toujours plus compétents. Il faut équiper davantage les organismes de secours. Il faut aider matériellement les clubs et les mouvements de jeunes. Voilà qui serait une vraie popularisation de la montagne ! La montagne n'est pas un trésor à sauvegarder, ce n'est pas un spectacle à aménager, c'est un outil à faire œuvrer.<sup>122</sup> »

Au-delà de ces discussions, voire des polémiques, le GUMS était, à n'en pas douter, le reflet d'évolutions profondes en cours dans la société française, sur le sport et la place du sport, plus particulièrement sur le rapport entre trois dimensions des pratiques sportives : la part du jeu, celle de l'apprentissage et du perfectionnement, et celle de l'édification d'une contre-société rêvée, exemplaire, morale, idéale.

« Le sport, écrit l'historien et sociologue du sport, Georges Vigarello, a prétendu inventer un univers à part : être "sportif" serait être "moral" ; "jouer" serait être "exemplaire". D'où ce repère constant de pureté, cet interminable travail pour la perfection et la valeur. D'où ce rêve encore d'une cité réconciliée dans le spectacle comme dans la compétition.<sup>123</sup> »

Né quand le sport entrait dans une nouvelle époque de son histoire, où il devenait un « fait social total » (Marcel Mauss), au sens où, de plus en plus, le sport devenait, dans sa diversité, un reflet de la société dans son ensemble et s'appropriait à gagner, en France et dans le monde, l'ensemble de la population y compris les franges sociales qui lui étaient le plus résolument hostiles, où une pression culturelle insistante allait porter, de plus en plus, chacun à se mouvoir sportivement et à « jouer » selon les règles, le GUMS a occupé son « petit créneau », celui de la pratique de « l'extrême de masse » en montagne. C'est Christian Pociello, autre sociologue du sport, qui constate que la diversité des formes sportives développées depuis un demi-siècle a permis leur subtile distribution et adaptation selon les groupes sociaux, entraînant une réévaluation du sport dans la culture dite légitime de ces groupes<sup>124</sup>. Le GUMS, pour l'essentiel, en promouvant des pratiques comme l'escalade, l'alpinisme, le ski de randonnée et le raid à ski, a rassemblé des pratiquants qui ne se satisfaisaient pas ou plus d'activités sportives fondées spécifiquement sur l'expression codifiée de la force physique et de la violence mais cherchaient à y ajouter - sans avoir pour cela de compétence technique ni d'aptitude physiologique sortant de l'ordinaire, à leur niveau - une prise de risque mesurée, « l'expérience démocratique du vertige<sup>125</sup>. » L'extrême d'aventure, celui des grandes premières et des expéditions n'était pas pour eux, l'extrême sportif, fait de records, de compétitions, non plus mais, avec d'autres pratiquants aussi « ordinaires » qu'eux, ils cherchaient et trouvaient à se mettre en compétition avec eux-mêmes. Loin du pathos héroïque et, le plus souvent, avec humour, on racontait ainsi, dans le *Crampon*, les premières expériences de descente à ski, au stage de Saint-Sorlin, en évoquant les « arrêts Briançon » qui avaient la faveur des stagiaires en cas de perte de contrôle de leur vitesse ; ou bien, dans le *Crampon* toujours, on attirait le chaland pour le premier rallye du GUMS en promettant qu'on pourrait « voir Francis, Tiapa et autres pures lumières de Chamarande s'exhiber (sic) sur l'éternelle dalle aux gratons<sup>126</sup>. »

Au total, on peut identifier, dans le type de pratique de la montagne ou de rapports aux pratiques que le GUMS cherchait à promouvoir, des habitus en voie de développement dans les milieux au sein desquels l'association recrutait. Christian Pociello ajoute, à ce sujet :

« Lorsqu'on monte dans l'espace social français et que le niveau des diplômes croît, on peut voir que les pratiques sportives ne constituent plus alors un "effort", moins encore la mise en jeu de la force physique ou de la violence, mais celle d'une

---

<sup>122</sup> *Crampon*, n° 71, janvier 1955.

<sup>123</sup> Vigarello Georges (dir.), *L'Esprit sportif aujourd'hui- Des valeurs en conflit*, Encyclopædia Universalis France, 2004.

<sup>124</sup> Christian Pociello, « Le sport, un "fait social total" », dans Vigarello Georges (dir.), *ouvr. cité*, p. 101. Voir aussi : Pociello Christian, *Sports et société. Approche socio-culturelle des pratiques*, Vigo, 1981.

<sup>125</sup> Paul Yonnet, « La fascination de l'extrême dans les sports d'aventure », dans Vigarello Georges (dir.), *ouvr. cité*, p. 59.

<sup>126</sup> Au sujet des « pures lumières du rocher », voir la note plus haut.

"technique" individuelle. Et la mise en jeu du corps devient elle-même fondamentalement différente. Aux sports collectifs faits d'affrontements durs et hyper-réglés peuvent se substituer des sports d'aventure qui font de la liberté totale des sujets et de la prise de risque calculée une exigence fondatrice. »

Ainsi, la démocratisation de la montagne dont se réclamait le GUMS des origines s'inscrivait dans des évolutions lentes mais profondes de la symbolique des pratiques sportives au sein de la société. C'est si vrai que soixante ans après la naissance du GUMS, cet auteur peut remarquer avec ironie que la voie normale de l'Everest est devenue le « boulevard de l'extrême de masse ».

Si la création du GUMS a correspondu à l'émergence d'une pratique de la montagne spécifique par des centaines d'individus et non plus quelques membres d'une élite, cela n'exclut pas que certains pratiquants anciens de l'alpinisme n'aient eu les mêmes attentes vis-à-vis de leur hobby. On a vu ce qu'il en fut des Vernet, Leininger, Picard, Tobey... Lisons les dernières lignes d'un texte de Georges Kogan, membre de l'expédition de 1951 à la Cordillère blanche, que Nicole Leininger inscrivait en guise de conclusion de son récit de l'aventure :

« Certains cherchent dans la montagne l'ivresse des exploits sportifs, le plaisir de la lutte contre les obstacles et surtout contre des rivaux réels ou imaginaires.

« D'autres grimpent par goût du danger, par désir d'affirmer leur personnalité, par mépris aussi de la vie quotidienne et de ses inévitables entraves.

« Si pour ma part j'ai éprouvé également les mêmes sentiments, je crois avoir cherché au cours de mes randonnées en montagne, avant tout, l'amitié<sup>127</sup>. »

## Une organisation très engagée

Que ce fût par de grands articles ou à travers des annonces brèves, de nombreuses brèves, le *Crampon* ne cessa aussi d'affirmer des positions politiques naturelles très partisans. Comme celle signée Paul Braffort, dans le *Crampon* n° 16 : « Les étudiants de l'UJRF vont réaliser un film sur le 11 novembre 1940 qui célébrera l'union de tous les étudiants nécessaire aujourd'hui comme naguère. Adressez-nous vos offres de concours, vos projets de scénario, prochaine réunion le 18 octobre à 17h30 au siège du GUMS<sup>128</sup> ».

Ou cette autre, signée Ondine Elmreich : « Diffuseurs de l'A.G. ! Rendez-vous samedi 16 octobre, place de la Sorbonne<sup>129</sup>. »

Ou bien encore celle-ci :

« Terrible accident sur la ligne Paris-Fontainebleau. Un grave accident ferroviaire vient de rendre problématique les communications par rail entre Paris et Fontainebleau. Déjà les quotidiens vous ont porté la nouvelle : le tarif des trains est majoré de 30%. Il devient vital, pour notre groupe, de soutenir activement les revendications de l'UJRF concernant les vacances hebdomadaires des jeunes, en particulier le billet collectif à 50% et pour 5. Le bureau du GUMS étudie en ce moment les moyens de faire aboutir ses revendications et vous en reparlera bientôt, mais déjà envoyez-lui vos suggestions<sup>130</sup>. »

---

<sup>127</sup> Georges Kogan et Nicole Leininger, *ouvr. cité*, p. 153.

<sup>128</sup> Le 11 novembre 1940 avait vu, à l'Arc de Triomphe, la première manifestation de masse, dans Paris, contre l'occupation allemande, organisée dans le milieu étudiant essentiellement par les étudiants communistes. L'auteur de cette annonce dans le *Crampon*, P. Braffort, était, en 1948, le responsable des cercles d'étudiants de l'UJRF de la Seine et membre du bureau fédéral de celle-ci. Étudiant en physique, il rejoindra ensuite, lui aussi, le CEA, comme ingénieur. Il épousa une autre Gumiste, Ondine Elmreich, membre du comité directeur de 1949 et secrétaire du Cercle Jacques Solomon de l'UJRF.

<sup>129</sup> L'AG, c'est l'*Avant-Garde*, l'hebdomadaire de l'UJRF, diffusé en vente militante.

<sup>130</sup> *Crampon* n° 16, octobre 1948. Depuis janvier 1947, la page Sports Plein air de l'*Avant-Garde* fait écho à une campagne sur le thème : « À quand le collectif à 50% pour les sportifs ? » Il existe alors une réduction de 30% pour les groupes de plus de 10, et il

Pour ce qui est des « grands articles » politiques, il faut attendre le n° 22 du *Crampon*, après l'assemblée générale du 22 février 1949, pour les voir apparaître. Cette réunion fut manifestement l'occasion de débats. Peut-être un certain « flou » s'exprima-t-il parmi les participants. Elle correspondit avec une ferme réorientation politique de l'association et initia le débat sur la nature du projet « montagne » dont le GUHM/GUMS se voulait porteur. Le compte-rendu de l'assemblée générale que rédigea Simone Segal pour le *Crampon* abordait la première question :

« Le GUHM, écrivait-elle, se proposait d'être un groupe sportif affilié à l'UJRF ; ce qui pose un problème double. L'affiliation à l'UJRF ne devant pas seulement être une entête sur nos cartes du GUHM. Cela impliquait un mode de vie, un intérêt pour certains problèmes tel que le collectif à 50%, le problème de la PAIX. (...) On a un peu trop l'impression que le GUHM n'est qu'une agence de voyage à bon marché caractérisée par le manque de démocratie dans tous les organismes, un bureau de techniciens, et des adhérents réduits au rôle de clients.

Mais le bureau a eu constamment conscience de ce danger, qui est en voie de disparaître. L'autre danger grave était l'envahissement par les individualistes qui pouvaient ainsi marquer l'ambiance des stages et des sorties ce qui n'a pas manqué d'ailleurs. Mais le nombre de ces intrus était heureusement minime et nous en sommes pratiquement débarrassés.

Une discussion très large s'est ouverte sur le rapport de Dauvilliers : retenons-en au moins que la position à tenir par le GUHM n'est pas claire pour tous. Aussi je pense qu'il est bon de dire que notre position est dans l'ensemble celle de l'UJRF. Mais du fait même de notre spécialisation, elle aborde un nombre beaucoup plus restreint de problèmes. Le GUHM n'est pas un cercle de l'UJRF et ses membres ne sont pas forcément adhérents de l'UJRF ; mais nous avons des préoccupations communes, comme le collectif à 50%, comme l'action à mener pour la paix.

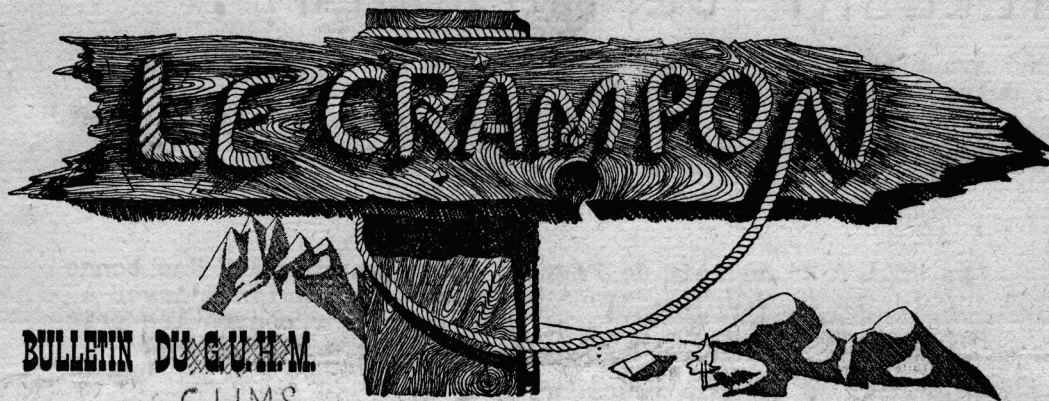
Enfin les discussions se terminent par deux votes : a) Nous défilerons le Premier MAI, sous la bannière du GUHM avec les mots d'ordre de l'UJRF. b) Nous ferons signer la lettre au Président TRUMAN<sup>131</sup>. »

---

s'agit d'obtenir, « comme il existait en 1939 » (Étienne Picard, *Crampon* n° 22, mars 1949), le rétablissement du billet collectif à 50% pour les groupes de jeunes de 5 et plus. À la fin de 1948, un cartel d'organisations de plein air et de jeunesse, le Comité national d'action, s'est constitué pour porter cette demande qui, après un succès : 75% accordé aux moins de 15 ans, n'aboutira pas. C'est Étienne Picard, du GUHM, qui représentait l'UJRF dans ce cartel. (*Avant-Garde*, 15 décembre 1948)

<sup>131</sup> *Crampon* n° 23, avril 1949.



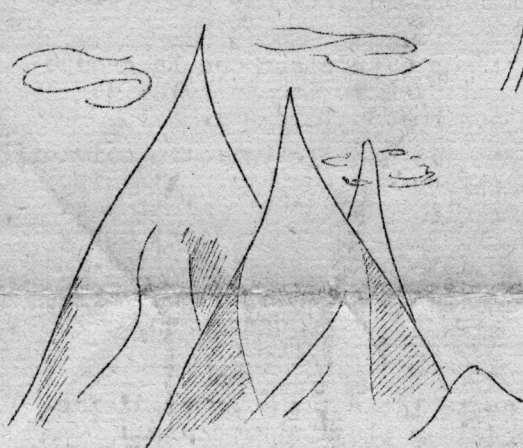


BULLETIN DU G.U.M.S.  
G.U.M.S.

MEUSUEL  
N° : 30

MARS 1950

Rédaction & Administration : 193 Faubourg Poissonnière - PARIS - 9ème -



## PAIX en MONTAGNE

Est-il un mot plus pacifique  
que le mot : PAIX ?

Et bien non, décidément il faut  
gagner son pain peut-être, mais sa  
paix aussi, et la paix des autres.

Le Comité directeur du G.U.M.S.  
unanime et fort du vote de l'Assem-  
blée Générale, n'a pas voulu laisser

passer égoïstement sans lui donner son appui les Assises Nationales des  
Combattants de la Paix.

Personnellement, ayant assisté à 3 séances, je veux rapporter l'é-  
norme atmosphère d'union et d'enthousiasme que j'ai vécu - (Marie-Claire  
Zickermann, pour une fois ne me contredira pas). Certes, et heureuse-  
ment, tous les défenseurs de la paix n'étaient pas à ce Congrès; tous n'  
étaient même pas représentés, et beaucoup n'ont pas connu ce rassemble-  
ment. Mais il est réconfortant de voir des catholiques aussi convain-  
cus que ce prêtre ouvrier du XIV<sup>e</sup> venir parler à la même tribune que l'  
ex-député S.F.I.C. Georges BROUSSE, que l'écrivain communiste Jean LAFPI-  
TE, ou le député indépendant Charles SERRE -

Beaucoup d'honnêtes gens sont farouchement ennemis..... en politique  
mais, soit dit entre nous, les sportifs savent bien que seule l'action  
fait apparaître l'union.

Que de palabres avant d'adopter un itinéraire en Montagne; une fois  
qu' "on attaque" il n'y a plus qu'une cordée.

Franchement il existe peu d'étudiants qui ne soient d'accord sur l'  
urgente nécessité d'en finir avec la honte et la plaie de la guerre du  
Viet-Nam -

Pour la faire cesser, il faut commencer par le dire. C'est pourquoi  
il faut féliciter des campeurs avertis qui, allant camper à Malesherbes, a-  
vaient inscrit, sur leur sac à dos, pour faire du Stop :

" PAIX AU VIET - NAM "

Etienne PICARD.



À la suite de quoi, R. Dauvilliers et É. Picard entamèrent la rédaction d'articles, d'une teneur très politique jusque-là inconnue dans le *Crampon* : « Notre assemblée générale », « Le 50% : Toute la jeunesse le VEUT ! », « 1<sup>er</sup> MAI et montagne », « Les rapports GUHM-UJRF », « Problèmes », « Collectif à 50% : les chemins de fer et la fête », « Paix en montagne ». D'autres rédacteurs, comme Tiapa Langevin ou Jean-Paul Pluet se joignirent à eux, jusqu'à un printemps 1950 marqué par les articles, en juin, dénonçant « La révocation de notre camarade Joliot-Curie », présenté, dans le *Crampon*, comme « un des membres » du GUMS<sup>132</sup> et, en juillet, un article « Stockholm et la montagne » qui engageait les adhérents du GUMS à signer et à faire signer « l'Appel de Stockholm », texte bref réclamant l'interdiction de l'arme atomique, « arme d'épouvante et de destruction massive des populations », appel dont l'initiateur était justement Frédéric Joliot-Curie, président du conseil mondial des partisans de la paix, une organisation à l'origine suscitée par le parti communiste d'Union soviétique<sup>133</sup>.

Conséquence de cette réorientation politique vigoureuse qui coïncidait d'ailleurs avec la violente aggravation de la guerre froide et même du risque de guerre « chaude », le GUHM appela ses adhérents à défilé le 1<sup>er</sup> mai 1949. Étienne Picard le justifiait en ces termes :

« La montagne est, pour nous, autre chose qu'un divertissement. Telle qu'elle est pratiquée actuellement, la montagne est une école de solidarité. Sans prendre des exemples faciles à trouver d'accidents graves en montagne où la solidarité des alpinistes éclate manifestement, dans chaque balade à ski, dans chaque course en montagne, le groupe d'amis et même d'inconnus d'hier s'est uni dans l'effort de vaincre les éléments. Cette formation que nous avons acquise en montagne doit nous permettre de comprendre l'unité de toutes les revendications, de toutes les luttes. Sans compter que nous aussi avons notre mot à dire quand, devant un budget de guerre MONSTREUX, quatre ans après la dernière, on diminue celui de l'Éducation nationale... et on nous refuse le collectif à 50%. Donc, nous irons tous défilé :

POUR LE COLLECTIF À 50%, POUR LA PAIX, CONTRE LA SALE GUERRE AU VIET-NAM<sup>134</sup>. »



*Deux occasion de sortir la banderole du GUMS : la participation à la manifestation du Premier mai 1950 et l'organisation du rallye de Chamaramande. Sur la photo de gauche, on reconnaît, de gauche à droite, X, Louis Gayat, Jeanine Bertrand-Bourduche (Calame), Francis Picard, X, Gil Evaldre, X, Soisic X, Marie-Claire Zuckerman-Lortet, Hubert Bourduche, et Tiapa Langevin, au pied du calicot.*

**Photographies Jeanine Bourduche et Tiapa Langevin.**

<sup>132</sup> *Crampon* n° 32, juin 1950. Dans le *Crampon* n° 33, Tiapa Langevin récidivait en parlant de « notre camarade du GUMS Joliot-Curie. » Frédéric Joliot était haut-commissaire à l'énergie atomique depuis 1945 et fut privé de son poste par le gouvernement, en avril 1950, pour avoir déclaré à la tribune du congrès du PCF qu'il refuserait de mettre sa science au service d'une guerre contre l'URSS.

<sup>133</sup> Voir Michel Pinault, *Frédéric Joliot-Curie*, Paris, Odile Jacob, 2000.

<sup>134</sup> *Crampon* n° 23, avril 1949, déjà cité.

Dans les faits, les liens organiques entre le GUMS et l'UJRF semblent avoir été très lâches. Le *Crampon* en témoigne à plusieurs reprises. Le rapport moral de Dauvilliers à l'assemblée générale du début 1949 comportait ces notations autocritiques :

« Tant que l'organisation matérielle (du GUMS) n'était pas établie sur des bases solides, écrivait-il, il ne pouvait être question d'établir la liaison permanente avec l'UJRF. Cependant cette liaison eut quand même lieu par le fait que l'essentiel de notre recrutement se faisait dans les cercles de l'UJRF. Ce problème des liaisons avec l'Union de la Jeunesse Républicaine a été prolongé assez tard du fait des difficultés matérielles de tous ordres que nous rencontrâmes, en particulier il nous a fallu créer une trésorerie<sup>135</sup>. »

Mais lors de l'assemblée générale suivante, le 23 novembre 1949, le sujet revient à l'ordre du jour : « L'UJRF représentée par un camarade de la direction fédérale nous a apporté le salut et promis son aide », précisait Tiapa Langevin<sup>136</sup>. Et, après un long silence sur ce sujet, un compte-rendu du comité directeur, au printemps 1952, comportait cette remarque : « Le représentant (de l'UJRF) à la réunion du comité directeur renoue avec nous des relations depuis longtemps négligées. » La fidélité à cette proclamation d'allégeance du GUMS à l'UJRF semble avoir essentiellement reposé, dans les faits, moins sur un contrôle vertical de l'organisation que sur l'esprit militant des membres communistes du GUMS et avoir pris la forme d'une adhésion aux orientations de celle-ci, souvent sous la forme d'articles du *Crampon*, et d'une participation à ses activités, comme les campagnes pour le billet de transport collectif à 50%, contre la guerre en Indochine, pour l'Appel de Stockholm contre l'arme nucléaire. Par contre, on peut s'interroger sur l'impact qu'avaient des articles plus partisans ou plus prosélytes, comme celui-ci, signé par Jean-Paul Pluet, proclamant : « Pas un seul d'entre nous pour la Yougoslavie de Tito<sup>137</sup>. »

Il semble que la pratique politique du GUMS consistant à réunir des jeunes engagés à gauche sur des bases politiques larges entrerait en conflit avec les orientations de l'UJRF beaucoup plus nettement alignée sur le parti communiste. C'est ce qui ressort de l'intervention qu'Étienne Picard prononça à la tribune du congrès de l'UJRF de 1955, comme représentant du GUMS : il s'y félicitait du ralliement apparent de l'organisation à une politique d'ouverture et, en particulier, de la confirmation que le sport et le plein air étaient des priorités du mouvement. Picard montrait que le GUMS mettait en œuvre cette « ligne » depuis des années :

« Je tiens à dire que notre organisation se félicite de la nouvelle orientation de l'UJRF et que nous sommes persuadés que nous obtiendrons de grands succès dans cette voie, si toutefois ces bonnes résolutions ne restent pas sur le papier et que les camarades comprennent que la mise en place de cercles spécialisés demande un gros travail accompli avec beaucoup de sérieux.

« Si nous sommes persuadés que cette formule est bonne, c'est que nous en avons fait nous-mêmes au GUMS l'expérience pratique depuis 7 ans bientôt. (...) Par définition, le GUMS est précisément une sorte de cercle spécialisé, non point dans l'harmonica, la guitare ou le modèle réduit, mais, comme son nom l'indique, dans la montagne et le ski. (...)

« Qu'il s'agisse de guitare ou de montagne, pour qu'un cercle vive, se développe et constitue un pôle d'attraction, il est nécessaire que sa façon de pratiquer la spécialité qu'il a choisie soit d'un niveau élevé. Quand nous disons à des jeunes : « Venez avec nous pour faire de la montagne, ou pour apprendre à jouer de la guitare », ça ne doit pas être un truc, une combine, un piège pour les attirer parmi nous. L'expérience du GUMS prouve que le succès de nos cercles est déterminé par la qualité des activités que les jeunes peuvent y pratiquer.

---

<sup>135</sup> *Crampon*, n° 23, avril 1949.

<sup>136</sup> *Crampon*, n° 27, décembre 1949.

<sup>137</sup> *Crampon*, n° 33, juillet 1950. Rappelons qu'à la suite de l'exclusion de la Ligue des communistes yougoslaves du Kominform, en 1948, sur une décision de Staline, la Yougoslavie de Tito était considérée par la propagande communiste, y compris en France, comme un pays « fasciste ».



« Mais pour que ces cercles vivent et se développent, 7 ans d'expérience nous ont aussi appris qu'il faut respecter les principes démocratiques de direction. Tant qu'un petit groupe de camarades, même s'ils étaient les mieux intentionnés du monde et parfois aussi les meilleurs alpinistes, se partageaient la direction du mouvement, même si les autres membres acceptaient et approuvaient cette direction, par esprit de routine et de paresse, le GUMS a végété ou tout au moins a manqué bien des occasions de se développer.

« On sait que le GUMS a longtemps souhaité la nouvelle orientation de l'UJRF qui vient de se faire jour. Nous nous félicitons des récents développements de nos contacts, conformes aux vœux exprimés par notre dernière assemblée générale. Nous pouvons apporter quelque chose et nous avons nous-mêmes à y gagner.<sup>138</sup> »

Rien ne laissait donc prévoir qu'un an plus tard ce serait le repli, avec la décision de dissoudre cette UJRF pour la remplacer par l'Union des jeunesses communistes (UJCF). Du coup, la question de l'affiliation du GUMS rebondit une dernière fois, en 1956-57. Le nouveau comité directeur, élu par l'assemblée générale du 16 décembre 1956, comportait 26 membres : Jean Benoît, Hubert Bourduche, Josette et Bernard Canceill, Édouard Cattoire, Pierre Courteau, Jacques Dupin, Robert Klein, Tiapa Langevin, André Deberre, Daniel Lehman, Jean et Marc Lepeut, Bernard Lesigne, Annette Mirel, Claude Orlianges (trésorier), Étienne Picard, Olivier Parodi, Claude et Georges Polian, Joseph Steinszaider, Max Tennenbaum, Jean Touchard (secrétaire), Jean Tourancheau (président), Yves Wesoluch, et Zadée Zagha<sup>139</sup>.

Ce comité directeur décida alors - à l'unanimité - de proposer à l'assemblée générale, de choisir l'autonomie. La discussion fut vive. Une minorité exerça alors des pressions pour que le GUMS s'affilie à la FSGT. Finalement, des communistes du comité directeur rencontrèrent les responsables du secteur jeunesse du PCF, Louis Baillet, Paul Laurent et François Hilsun, qui donnèrent leur accord pour la désaffiliation<sup>140</sup>. La date n'est pas sans importance car cet épisode se produisit à la fin d'une année 1956 marquée par de fortes turbulences politiques : la réunion du XX<sup>e</sup> congrès du parti communiste soviétique, en février, qui esquissa la déstalinisation en URSS, celle du congrès du Havre du PCF, en juin, qui donna lieu à un escamotage de la question, et l'écrasement de l'insurrection de Budapest, en novembre 1956, par les chars soviétiques. Cette année-là, le PCF dut faire face, dans les milieux intellectuels, à un violent début de contestation interne : dissidence de la cellule Sorbonne-Lettres, oppositionnels majoritaire à la section du V<sup>e</sup> arrondissement. C'est en 1956 que Rose et Étienne Picard quittèrent le PCF. Dans les milieux scientifiques singulièrement, les sections de chercheurs du CNRS, organisèrent une scission syndicale au sein du Syndicat de l'enseignement supérieur et de la recherche (SNESRS-FEN) qui mit en difficulté sa direction communiste. Là encore, la direction du PCF voulut intervenir, rencontra les scientifiques communistes et, ne pouvant les convaincre de renoncer, finit par prendre acte de leur choix ; c'est ainsi que naquit le syndicat des chercheurs scientifiques, le SNCS<sup>141</sup>. L'autonomisation, au sein du GUMS, des jeunes scientifiques et intellectuels communistes ou proches du PCF refusant d'affilier leur groupe aux Jeunesses communistes s'inscrivait donc dans des évolutions plus générales, au moins dans le V<sup>e</sup> arrondissement de Paris, au sein du monde universitaire et intellectuel.

« C'était le "début de la fin" de la période d'après guerre, souligne Georges Polian, alors membre du comité directeur, le début d'une évolution fondamentale et certainement nécessaire, l'acte fondateur du nouveau GUMS tel que nous le connaissons aujourd'hui.<sup>142</sup> »

---

<sup>138</sup> *Crampon* n° 75, mai 1955.

<sup>139</sup> *Crampon* n° 87, février 1957.

<sup>140</sup> *Crampon*, n° 86, novembre-décembre 1956. Le résultat du vote en assemblée générale ne figure pas dans les *Crampons* suivants. Témoignages de Tiapa Langevin et Georges Polian. Le congrès constitutif de l'UJCF eut lieu les 5-7 décembre 1956. Les nouveaux statuts du GUMS, adoptés le 16 décembre 1956 et déposés à la Préfecture le 16 mars 1957, par Jean Touchard, supprimaient toute référence à l'affiliation à l'UJRF.

<sup>141</sup> Voir Michel Pinault, « Naissance et développement du SNCS-FEN : le syndicalisme comme reflet et agent de la professionnalisation des "chercheurs scientifiques" », in Laurent Frajerman et d'autres (dir.), *Actes du colloque Histoire de la FEN : nouvelles sources, nouveaux débats ?*, Lille, Presses du Septentrion, à paraître 2008.

<sup>142</sup> Georges Polian, entretiens avec l'auteur, sans date, tant ils ont été nombreux, par mel, par téléphone ou au pied des blocs de Bleu.



*Trois jeunes Gumistes qui ont bien voulu contribuer, par leur témoignage et leurs remarques ou suggestions, à la rédaction de ces pages : de gauche à droite, Max Tenenbaum, Georges Polian et Claude Orlanges, à la Brèche des Bruyères, été 1953, photo G. Polian.*

## Conclusion

La dissolution brutale de l'UJRF, en 1956, plaça en effet le GUMS devant un choix. Se serait-il affilié à l'UJCF ressuscitée, le GUMS n'aurait sans doute pas survécu à l'effritement de « l'illusion lyrique » qui avait dominé la société française pendant les années de la Libération<sup>143</sup>. Il se serait éteint ou dissout comme s'étiolèrent alors tant d'associations, d'organisations, de publications, de formes de vie collective nées dans le remuement général qui secoua alors la société, comme, par exemple et pour s'en tenir aux milieux scientifiques, l'Association des travailleurs scientifiques (ATS) ou le Syndicat national de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique (SNESRS-FEN-CGT).

Mais au fil des années, le GUMS s'est débarrassé des oripeaux non nécessaires tout en restant fidèle, de plus en plus, à ce qui lui avait donné naissance, la mise en œuvre d'une nouvelle approche sportive de la montagne dans le monde universitaire, intellectuel, scientifique, l'essor dans ces milieux de l'esprit de « la (haute) montagne pour tous », de la pratique de « l'extrême de masse », le choix de privilégier des pratiques de la montagne solidaires, économiques, collectives et ouvertes à tous, dans la fidélité à l'article 2 des statuts. Ce faisant, le GUMS a pris de l'ampleur et a considérablement développé ses activités : il a pris une dimension nationale, en créant d'abord, en 1955, une section à Marseille, puis à Strasbourg, Grenoble, Annecy, Toulouse et Lyon. Il a contribué à l'essor des pratiques sportives de montagne en décidant de donner une forte impulsion à une pratique du ski de printemps jusque-là négligée et restreinte dans l'ensemble du milieu montagnard,

---

<sup>143</sup> « L'UJRF, créée au lendemain de la Libération, rassemblait, sous la présidence de Édouard Herriot, une grande masse de jeunes décidés à poursuivre l'élan de cette époque vers plus de justice, de démocratie et de liberté. C'est un fait qu'une unanimité existait pour concrétiser les grands espoirs nés de la fin de la guerre, et c'est aussi dans cet esprit que le GUMS, créé en juin 1948, avait sa place dans l'UJRF. » C'est ce que le bureau du GUMS écrivait, en 1956, au moment où la transformation de l'UJRF en UJCF l'amenait à proposer la désaffiliation du GUMS. (*Crampon*, n° 88, mars 1957.)

en participant à la création et au développement de nouveaux circuits d'escalade à Bleau (il y en avait une quinzaine en 1955) puis du COSIROC<sup>144</sup>, en 1962, ainsi qu'à l'ouverture et à l'équipement de nouveaux sites en falaise, en multipliant le nombre de stages proposés aux adhérents - parfois les fameux « mille-pattes » que dénonçaient les rédacteurs du *Bleausard* - en affirmant que « chacun peut grimper en tête à son niveau » et en organisant systématiquement la formation de ses cadres. Tiapa Langevin aime à rappeler que, dans le cadre d'une animation proposée à la Fête de l'*Humanité*, le GUMS et la FSGT « inventèrent », en 1955, le mur d'escalade. Puis vint le temps des grands raids à ski et des expéditions lointaines, de l'Arctique à l'Himalaya. Cette étude, axée sur les premières années de l'existence de l'association, ne rend donc que partiellement compte de son apport au développement des pratiques sportives de montagne.

Le monde de la montagne a progressivement fait sienne l'approche « montagne populaire », d'abord défendue seulement par le GUMS, la FSGT et quelques autres associations, puis l'évolution s'est accélérée : le CAF a opéré sa mue socio-culturelle, l'UNCM est devenue l'UCPA, « l'extrême de masse » s'est banalisé. Il y a des débats aujourd'hui tranchés par l'histoire du développement des pratiques culturelles et sportives.

Puis d'autres défis se sont présentés, d'autres mutations ont eu lieu - soixante ans, c'est long ! - par exemple, le tournant individualiste des années 1970-1980, coïncidant avec l'irruption des « sports californiens » (escalade ou ski acrobatiques, sports de « glisse », sports « catastrophiques », selon les formules de C. Pociello) et de l'esprit de compétition qui les accompagnait<sup>145</sup>, reflets d'une « culture adolescente en voie d'autonomisation » mais toujours menacée de dérives consuméristes<sup>146</sup>. Le GUMS a alors dû chercher sa voie, à distance des modes et, sans doute, a dû changer profondément.

Si, à soixante ans, le GUMS est toujours aussi jeune, s'il rassemble chaque année tant de nouveaux jeunes adhérent(e)s, c'est que, fidèle à son histoire, il reste dans l'air du temps.

---

<sup>144</sup> Le Comité de Défense des Sites et Rochers d'Escalade (COSIROC), né en 1962, avait pour but de coordonner les actions de certaines grandes associations. Outre le GUMS, il regroupe actuellement une douzaine d'associations dont l'Association Sportive du Commissariat à l'Énergie Atomique (ASCEA), le CAF et la Fédération des clubs alpins français (FCAF), les Chalets Internationaux de Haute Montagne (CIHM), la FFME, la FSGT, le Touring Club Francilien (ex GMTCF) : ([http://www.cosiroc.org/COSIROC\\_ct.html#cosirocfr](http://www.cosiroc.org/COSIROC_ct.html#cosirocfr)).

<sup>145</sup> On peut rappeler que cette évolution s'est manifestée, par exemple, par l'officialisation et l'organisation des compétitions d'escalade, sous le contrôle du Comité Olympique, imposées au sein de la FFM, malgré un refus massif, exprimé par referendum, de la plupart des groupes de montagne, le CAF compris. G. Polian s'en souvient qui a, alors, décidé de démissionner de la direction du comité Île-de-France.

<sup>146</sup> C. Pociello, *ouvr. cité*, p. 111.



Il fallait trouver comment refermer ce chapitre de l'histoire du GUMS.  
Quoi de mieux que de reproduire quelques paragraphes du procès-verbal d'une réunion du comité directeur, le 27 octobre 1953, rédigé par Hubert Bourduche. Son cahier de notes qui s'échelonnent de mai 1952 à novembre 1953 est le seul document d'archive de cette nature que j'ai eu entre les mains au cours de mon enquête, grâce à la compagne de sa vie, Calame, qui l'avait soigneusement mis de côté. Qu'elle soit ici remerciée.

Avec, par ordre d'entrée en scène :

Claude Wroelant, Étienne Picard, Roger Dauwilliers, Claude Gary-Bobo,  
Jean Lepeut, Jean Tourancheau, Édouard Cattoire,  
Claude Orlianges et Robert Pohu.

- Cl. Wroelant.

Amélioration - traduit par situation financière - On voit mieux les problèmes maintenant par rapport à l'an dernier.

- E. Picard

On comprend mieux à présent - des travaux ont été faits qui n'avaient pas été faits l'an dernier - des activités qui sondent le groupe - réunions - Et on peut voir les problèmes posés par Hubert - on peut s'agrandir ? ou reculer ? Sections en Province - location de chalet ? de nombreuses questions sont liées à un développement possible. - Veut-on faire un bond ou une petite étape.

- Dauwilliers.

Le GUMS doit-il être homologué comme association - la direction a changé par rapport au début plus de "montagnard" et trésorerie saine - la commission de propagande ne doit pas fonctionner seule mais avec appui de l'UIRF.

- Cl. Gary.

Je crois qu'on a pas compris Hubert sujet de la passoire - Tous les ans, renouvellement - des gens viennent pour des stages ou qui adhère à un mouvement - le GUMS n'est pas très intéressant pour les montagnards avertis - il faut s'efforcer de conserver ces montagnards qui se sont formés.



E. Picard.

Il y a eu plusieurs activités hors d'un cadre montagnard - peut-être offrir d'autres activités hors de montagnes et de sorties - causeries. Une organisation importante ne se livre pas à un sujet limité. L'organisation actuelle ne suffit pas il faut au bureau que cette tendance soit représentée et pas seulement une orientation de championnat.

J. Lefevre.

Vois le GUMS comme moyen d'amener des nouveaux au GUMS Alpha Mayo. réunions d'agenda mais dans le but d'entraîner d'amener des camarades au GUMS - On m'a reproché de délaisser le ski - Résultats corrects portent sur activités alpines. L'après et l'été posent un problème manque de cadres capables pour ces stages - il est hors de pensée d'arguments des activités pour l'an prochain - Si on fait de la propagande on ne pourra pas satisfaire les gens qui viendraient à nous. Nous avons le problème des cadres - et parfaire l'organisation actuelle - Il y a eu des points positifs - commission ont fait un travail.

J. Tomacheu.

CAF - grosse infrastructure - Perte de vitesse parce que pas de militant.

UNCM - on s'y compare - ses prix dépassent les nôtres - pour nous cela compte.

Initiation plus élevée et ensuite montagne individuelle - je demande à voir.

Le niveau technique des GUMS pâlisse. Voir problème pour former des cadres qui permettent le développement et mesurer au nombre de gens qui feront quelque chose.

Caffoci

On a fait des camps où il n'y avait pas de GUMSiste. des gens sont venus et sont repartis - Pas encore assez forts pour ~~cadres~~ <sup>beaucoup</sup>

Damilleu -

C'est grâce au développement technique que la propagande s'est faite. Allez par l'attitude des responsables - la propag.

Grilany -

Pas d'accord pour paroisse - Majorité d'étudiants or après leurs études ils diffusent - Il est normal qu'on ne recrute plus des gens. il ne faut pas s'alarmer.

Je ne vois pas très bien comment on pourrait devenir une grande association - Notre champ de recrutement étroit - milieu - copains ouvriers qui viennent sont parfois gênés - Les AN. montagnards doivent se développer parallèlement à nous - faut pas se cantonner au seul aspect stage, ski, avoir une vie d'association plus riche - Dans les faits il est difficile d'absorber des individualités distinctes (ouvriers, étudiants)

Tomacheu.

Amis en les autres - Vois quelles bases qui se



Polin - Il faut se pencher sur les copains qui sont partis et ne pas  
considérer comme normal leur départ - ce n'est pas eux qui  
peussent à venir vers nous.

Dauswilliers - D'accord. "group" "universitaire" définit bien la chose.  
manquait à la fondation d'un mouvt prolétarien de lutte  
force universitaire mais on pensait à transformation éventuelle  
dans avenir

E. Picard - A la suite de la discussion il semble  
nous ne sommes pas à même en une organisation majeure  
on ne sait pas très bien ce que l'on veut faire. - il faudrait  
perfectibiliser les voies ouvertes - abouissant de voir les  
efforts faits et de voir la connaissance qui en résulte à  
l'extérieur - Si on veut continuer à croître il faut faire savoir  
nos différents actions et travaux. initiatives; cela fera venir  
d'autres gens. - il faut sortir du cadre étroit de quelques  
cop

Huhart.

Dauswilliers - Propagande doit avoir aussi aspect intérieur.

Cl. Orlange - Voir mises en discussion et créer une vie de groupe qui  
ne soit que dans les activités techniques - Propagande par bouche  
à oreille nos activités il faut la développer.

Cl. Vueltant - Important voir comment augmenter - techniques  
d'accord. marche. Pour élargir la propagande il  
faut développer le Campus. et le faire libre - sa diffusion  
est un gros facteur de propagande. et de liaison.

Il faut faire du recrutement à l'extérieur.

Beaucoup de stagiaires agone et peu d'adhérents  
c'est anormal.

Pour élargir la propagande il  
faut développer le Campus. et le faire libre - sa diffusion  
est un gros facteur de propagande. et de liaison.

Il faut faire du recrutement à l'extérieur.

Beaucoup de stagiaires agone et peu d'adhérents

c'est anormal.

Le niveau technique des GUM s'élève. Voir problème pour

à faire former des cadres qui permettront le développement technique  
gens sont nombreux et font quelque chose. - Pas en un an fort

un gros facteur de propagande  
est grâce au développement technique que la propagande  
amène par l'habitude du responsable - la propag.

Beaucoup de stagiaires agone et peu  
d'accord pour passer - Majorité d'étudiants